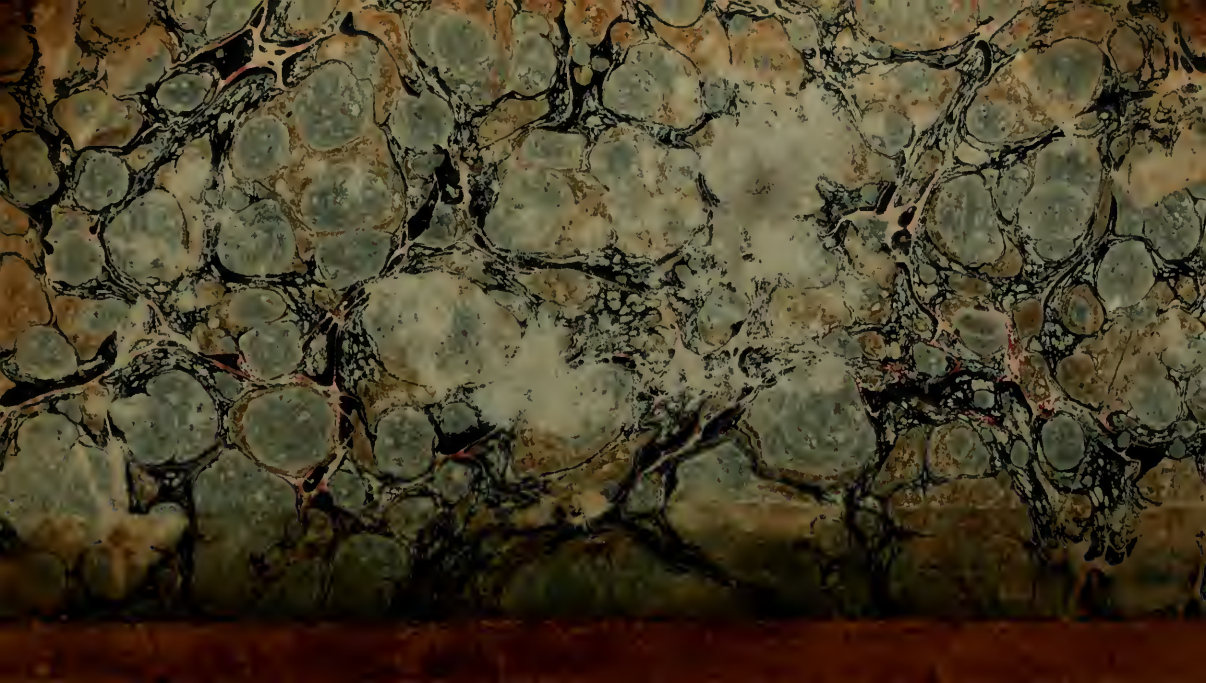

CASE 4
SHELF 3
BRYNKINALT
LIBRARY.

Brynk
02
v.1
SmRS

3 vols

£26

legacy

79. LEGAY, Louis-Pierre-Prudent. Sainville et Ladoux, ou Sagesse et Folie. Par l'auteur de Pauline. A Paris, Chez André. An Dix - 1802. 12mo. 3 vols, half contemporary calf. Hinges split and worn. Marbled boards. Brynkinalt Library Bookplate. £26.

SAINVILLE

ET

LEDOUX,

OU

SAGESSE ET FOLIE.

SAINVILLE

ET

LEDOUX,

OU

SAGESSE ET FOLIE.

PAR L'AUTEUR DE PAULINE.

De la folie si vous suivez la trace;
Si vos beaux ans sont livrés à l'amour,
Consolez-vous, la sagesse a son tour.
Jeune on s'égare, et vieux on obtient grâce.

VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, n°. 477.

AN DIX. — 1802.

SAINVILLE

ET

LEDOUX,

OU

SAGESSE ET FOLIE.

CHAPITRE PREMIER.

Amitié contractée ; séparation ; commencement de traverses.

SAINVILLE, né dans la haute noblesse et destiné au service de la marine militaire, se trouva placé à Paris dès sa plus tendre jeunesse, dans le même collége où était Ledoux, né dans la haute finance, d'une famille annoblie

depuis long-temps, et recommandable par les charges qu'elle avait remplies, et par le bon usage qu'elle faisait de sa fortune.

Cette différence de rang, nulle dans l'âge qui ne suit que le doux penchant de la nature, n'empêcha point ces deux jeunes gens de se lier de la plus sincère amitié, à laquelle des rapports d'humeur et de caractère les portaient, et plus encore l'excellence de leurs cœurs, seul endroit par lequel ils se ressemblassent parfaitement.

Sainville était modeste et réfléchi; Ledoux, impétueux, son ame active, semblait animée par toutes les passions; mais tous deux avaient, sous des formes différentes, tout ce qu'il faut pour plaire et réussir dans le monde.

Le hasard qui les avait réuni dans la première maison d'instruction où ils s'étaient connus, devint pour eux un

motif de se suivre dans les autres : ils firent donc tous leurs exercices ensemble ; les moyens que donnent la fortune rapprochant Ledoux de Sainville, leur union n'en devint que plus intime ; les peines et les plaisirs étaient en commun ; et les deux familles, favorables à un penchant que les ames honnêtes aiment à voir naître et se plaisent à fortifier, se voyaient non-seulement avec des égards réciproques, mais même avec un intérêt particulier.

Cependant la carrière à laquelle était appelé Sainville, força les deux jeunes amis à une séparation réciproquement douloureuse, et d'autant plus cruelle, que l'immense distance qui allait les séparer, ne permettait qu'une correspondance rare et contrariée par tous les hasards de la mer ; chacun d'eux craignait avec raison que leur amitié n'en fût affaiblie ; cependant elle a résisté à cette épreuve, et si le desir

de la conserver et de mériter mutuellement leur estime a maintenu l'un dans les strictes règles du devoir, elle a ramené l'autre après quelques écarts à tous les sentimens faits pour l'obtenir.

En suivant ces deux amis dans les différentes routes qu'ils ont parcourues, peut-être serons-nous forcés de convenir que le sage Sainville n'eût pas plus résisté que le passionné Ledoux.

Celui-ci n'avait encore reçu de son ami que quelques lettres qui, en lui faisant part de ses succès et de son avancement au service de la marine, lui avaient annoncé en même temps de nouveaux ordres de rembarquement; le dernier avait été pour l'Inde; deux années s'étaient écoulées depuis; ce voyage touchait à son terme; la réunion des deux amis semblait indubitable; Ledoux la desirait avec d'autant plus d'impatience et d'inquiétude, que la France était dans la crise la plus

cruelle, et qu'il espérait dans cette funeste circonstance pouvoir préserver son cher Sainville.

Il entra en effet au port de Brest, où il descendit de la frégate *la Bellonne* le 15 septembre 1792, et n'eut que le temps de tracer à son ami ce peu de mots :

« Arrivé en ce port, mon cher Ledoux, avec l'espoir qu'en ma qualité de second lieutenant, j'allais être employé de nouveau et obtenir un avancement auquel mon attachement à mes devoirs me donnait quelques droits, je trouve, au contraire, ces espérances évanouies par la situation des affaires politiques, et par les ordres de ma mère : tu me pardonneras sans doute de n'y pas résister ; elle descend jusqu'à réclamer ma tendresse, pour me soustraire à une persécution inévitable ; je ne sais quel va être mon destin, mais quel qu'il soit, ton ami, sois en sûr, ne

porteras jamais les armes contre sa patrie. Adieu, mon cher Ledoux, si je pouvais encore me permettre quelque songe ambitieux, la lettre de ma mère, qui m'a été remise par un ancien officier de nos amis, acheverait de les dissiper.

SAINVILLE.»

» Partez, mon fils, lui disait cette lettre, aussitôt que vous serez descendu à terre; renoncez à tout extérieur, à toutes décorations militaires; rendez-vous à Saint-Malo, chez M. Lebreton, notre ami; vous y trouverez de nouveaux ordres auxquels je vous prescrits, par toute l'autorité que la nature et ma tendresse me donnent sur vous, de vous conformer. Vous pouvez juger de leur importance par ce qui se passe sous vos yeux, et par les précautions que je prends pour vous les faire parvenir.»

Il arriva chez l'honnête négociant

qui lui était indiqué, avec le costume d'un simple particulier : il le trouva dans son bureau entouré de ses commis; aussitôt qu'il eut décliné son nom, il lui répondit qu'il arrivait à propos, qu'il y avait long-temps qu'il l'attendait, et qu'il allait le charger d'un travail important, d'après tout le bien qu'on lui avait dit de lui.

Sainville jugea facilement que cette réponse étaient poux ceux qui les écoutaient, et lui répliqua qu'il était à ses ordres, et qu'il s'estimerait heureux de pouvoir répondre à la bonne opinion qu'il avait de lui.

Aussitôt qu'ils furent passés dans son cabinet, M. Lebreton l'embrassa, en lui disant, je suis l'ancien ami de votre famille, et, par conséquent, le vôtre; je n'ai malheureusement que de tristes devoirs à remplir envers vous, mais ils me sont chers, puis qu'ils assurent vos jours et le bonheur de madame votre

mère ; lorsque vous aurez lu la lettre qu'elle m'a fait parvenir pour vous, j'acheverai de vous faire connaître ses intentions.

Il prit lecture de cette lettre, dont voici le contenu :

« L'ami qui vous remettra ma lettre, vous dira, mon fils, dans quelle ville vous trouverez cinquante mille livres que j'ai mises à votre disposition ; cette somme est le reste de votre fortune paternelle, et sera peut-être votre unique et dernière ressource : c'est vous dire combien il est essentiel que vous en fassiez un usage utile ; la nécessité et l'adversité doivent vous tenir lieu d'expérience, et vous garantir des écarts que, dans toute autre position, votre jeunesse pourrait encore faire craindre. Tranquille sur votre conduite, pleine de confiance dans votre courage, je me réduis à vous prescrire de suivre exactement ce qui vous sera indiqué

de ma part. Conformez-vous-y, mon cher fils, si mes jours vous sont chers; c'est le seul moyen que vous ayez de conserver votre mère, et de lui prouver votre attachement; ne voyez dans mes ordres que ma tendresse et mon inquiétude sur les dangers qui vous environnent, et s'il vous répugnait d'y souscrire à titre d'ordre, ne voyez plus qu'une mère éplorée, qui vous prie de lui conserver l'objet de son amour.

» Adieu, cher enfant, ma bénédiction et mes vœux te suivront partout. »

Il était fort ému; il lui paraissait dur de partir, et surtout impossible de s'éloigner sans revoir sa mère. M. Lebreton prévint la première explosion de ses sentimens, en reprenant ainsi :

» Les intentions de madame votre mère sont, que vous passiez le plutôt possible en Hollande; vous trouverez la somme annoncée, chez M. Heimann à Amsterdam; il vous la délivrera sur

le vu de cette demi-feuille, qui ne vous offre que la moitié d'une signature, dont l'autre portion est entre ses mains pour en pouvoir être rapprochée.

» Je vais vous procurer le moyen de vous embarquer sur un petit navire hollandais, le seul qui soit en ce port, et dont je vais compléter le chargement pour mon compte, afin d'accélérer son départ.

» Le capitaine, qui m'est connu depuis long-temps, vous recevra à son bord, en qualité de matelot; vous en prendrez le costume et vous en jouerez le rôle; la langue allemande que vous possédez vous facilite tous les moyens d'éloigner les soupçons, ce qu'il est indispensable d'éviter pendant cette courte traversée, pour ne pas tomber entre les mains des anglais, qui visitent tous les bâtimens qu'ils rencontrent, sans respect pour les pavillons neutres.

» Vos effets seront embarqués comme

marchandise, à l'adresse de M. Hetmann, qui vous les remettra.

» Jusqu'au moment de votre départ, vous feindrez de travailler dans mon cabinet, dont vos connaissances ne vous rendent pas le travail étranger.

» Lorsque vous serez rendu à Amsterdam, vous étendrez votre course au moins jusqu'à Hambourg, et même plus loin si cela vous convient; il vous sera donné des lettres de recommandation, soit pour la Basse-Saxe, soit pour la Russie, madame votre mère vous laissant absolument maître de suivre votre inclination, pourvu qu'elle soit hors d'inquiétude. Il paraît même qu'elle ne souhaite pas que vous preniez à l'étranger aucun engagement dans la carrière militaire : il en est assez d'autres pour un homme de mérite, et quoique vos fonds ne soient pas considérables, ils peuvent encore suffire à vous rendre indépendant. »

L'honnête Lebreton combattit ses objections et résista à ses instances: aux premières il opposa les faits, aux secondes l'imprudence qu'il y aurait d'aller, par sa présence, auprès de sa mère, détruire le fruit de ses précautions, et s'exposer à perdre ce qu'elle lui conservait de fortune. « C'est la sienne, lui disait-il, elle ne craint pas d'en être dépouillée, elle est aimée et révérée par les habitans et par ses voisins; la province qu'elle habite est la moins agitée; les esprits y sont plus tranquilles qu'ailleurs; on ne pense point à vous, ou plutôt on vous a oublié; profitez donc de cette heureuse disposition, qui laisse madame Sainville, maîtresse de conserver et même de vendre pour en disposer en votre faveur; vous êtes sensé dans l'Inde, il faut absolument entretenir cette erreur pour votre salut personnel et le bonheur de votre respectable mère.»

Il n'y avait pas moyen de résister à des motifs de cette importance, et avec un homme inflexible, lorsqu'il avait entrepris de servir ses amis.

Dans les six jours qu'il passa chez lui, il remplit effectivement les fonctions de commis, fit en langue allemande la traduction de plusieurs comptes d'armemens en participation avec des correspondans à Hambourg, que M. Lebreton le pria de les voir à son arrivée, pour achever de lever les difficultés, s'il s'en trouvait.

Le capitaine du bâtiment hollandais, avec lequel Sainville avait eu une entrevue, se trouvant prêt à partir, il fut arrêté qu'il se rendrait à son bord; c'était le septième jour depuis son arrivée à Saint-Malo. M. Lebreton se chargea de colorer son départ de chez lui, et en lui faisant ses adieux, il lui remit une ceinture garnie de sept cents ducats d'Hollande.

Avant de s'embarquer, il écrivit par *duplicata* à son ami Ledoux, et confia ses lettres à la prudence de M. Lebreton.

Ce moment, où il abandonnait sa patrie, lui fut bien pénible; les larmes le suffoquaient: elles ne pouvaient couler et retomber sur son cœur; associé aux travaux des hommes qu'il avait tant de fois commandés, la nécessité d'agir, fut une heureuse distraction à sa douleur, et après sept jours de la plus tranquille traversée, et sans aucune rencontre fâcheuse, il entra dans le port d'Amsterdam.

CHAPITRE II.

Départ d'Amsterdam ; tempête ; arrivée à Hambourg.

Le capitaine, qui avait eu pour Sainville toutes les attentions qu'il était possible qu'il se permît, sans choquer les apparences, le fit descendre à terre et le conduisit directement chez M. Hetmann, dont il reçut l'acceuil le plus obligeant ; ce négociant l'engagea à demeurer chez lui jusqu'à ce qu'il eût pris un parti, et lui procura toutes les commodités possibles.

Son intention n'était pas d'en user long-temps, il se proposait de passer en Suède, qui lui paraissait un point assez éloigné des orages, et d'y vivre en cultivateur, dans une petite retraite champêtre.

Aussitôt qu'il eût repris des vêtemens convenables, il fit part à M. Hetmann de ses intentions, qu'il n'approuva qu'en partie ; « allez à Stokholm, lui dit-il, mais ne vous pressez pas de vous ensevelir dans la retraite ; étudiez le pays et son commerce, je vous donnerai des lettres de recommandation pour des amis qui pourront vous guider et vous intéresser dans quelques spéculations avantageuses ; pour mettre vos fonds plus à votre portée, je vais les faire passer à Hambourg chez M. Lawetzary mon ami ; le change sur cette place, se trouve, en ce moment, à votre avantage ; ce bénéfice, joint à l'intérêt que je vous dois depuis qu'ils sont entre mes mains, portera votre capital à mille livres de plus.

Ce point réglé, il paraissait tout simple de choisir la voie de terre pour se rendre à Hambourg, qui n'est éloigné d'Amsterdam que de cent lieues.

Le hazard, ou plutôt son goût pour la mer, le détermina en faveur d'une occasion qui lui présentait, à la vérité, la petite économie de charger ses effets, qui étaient considérables, du bord du navire qui l'avait amené, à celui d'un bâtiment hambourgeois, qui n'attendait que le vent favorable pour partir.

M. Hetmann lui conseilla de prendre un passe-port, et le lui fit délivrer en qualité de négociant flamand; «vous serez par-là, lui dit-il, à l'abri de toutes inquiétudes, si vous étiez arrêté par quelque croiseurs anglais; autrement, je craindrais que vos manières françaises ne vous rendissent suspect à leurs yeux.»

Les vents ayant, après deux jours d'attente, passé au sud-ouest, il prit congé de l'honnête Hetmann, et se rendit à bord de son nouvel embarquement : Il y trouva un jeune homme

trés-bien fait et d'une figure intéressante, qui, comme lui, allait à Hambourg; qui lui adressa, en français, un compliment civil, sur le partage où il allait se trouver avec lui, de la grande chambre de ce navire; il répondit à ses civilités, dans la même langue, après quoi ce jeune homme le laissa seul pour monter sur le pont.

Recueilli dans ses pensées, il repassa tout ce qui lui était arrivé depuis sa rentrée en France, et son départ de Saint-Malo; ses idées en prirent une teinte sombre, qui le rendit indifférent à tout ce qui se passait autour de lui; ce ne fut que vers dix heures qu'il se trouva obligé de faire trève à ses rêveries pour déjeûner avec le passager et le capitaine.

Le premier parlait bien le français, le second ne se faisait entendre que difficilement, mais tous deux s'efforçaient de l'entretenir dans cette langue

qui est celle généralement en usage dans le Brabant, et qu'ils croyaient être la seule que Sainville entendît. Après le déjeûner, il tira quelques instrumens de sa malle, et s'avisa de faire le point; après midi il le porta au capitaine, qui le compara avec le sien et celui de son contre-maître, il le trouva si exact, qu'il lui dit à la fois : *Sehr wohl meinherr; très-bien, monsieur, très-bien.* « C'est dommage, ajouta-t-il en allemand, au jeune passager, que ce monsieur soit si triste et qu'il ne sache que le français; je pourrais parler avec lui, il paraît bon marin. »

Sainville trouva plaisant de le laisser dans son erreur, dont il ne le tira que le troisième jour de leur navigation, dans une occasion où il était bien essentiel de s'entendre.

Le bâtiment sur lequel il se trouvait était du port de trois cents ton-

neaux, solidement construit, mais plus propre à la charge qu'à la marche; il n'avançait que lentement, quoiqu'il eût deux mâts et un beaupré; le prudent capitaine ne faisait porter que deux voiles, parce qu'il n'avait, suivant l'usage de sa nation, que peu de marins à employer à la manœuvre; Sainville regrettait, par plus d'une raison, cet excès de prudence; les vents étaient inconstans, il aurait fallu profiter des momens favorables, et il voyait qu'on allait mettre cinq jours dans une traversée qu'on eût pu faire en trois.

On était au milieu de ce cinquième jour et près de l'embouchure de l'île, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup un vent de sud qui repoussa le navire au large; les nuages qui s'amoncelaient à l'horison, annonçant un orage prochain, le capitaine s'y prépara avec beaucoup de sang-froid, en s'éloignant le plus possible de la côte du Dannemarck.

Cependant la mer était grosse, l'orage grondait au loin, et les vents ayant passé à l'ouest, on voyait facilement par les ordres qu'il donnait, qu'il craignait d'être pendant la nuit jeté sur la côte.

Dans la disposition d'esprit où était Sainville, le danger ne l'affectait pas; il ne songea donc qu'à se rendre utile et à se tenir prêt à seconder le faible équipage; il n'avait jamais navigué sur ces mers, mais il en connaissait parfaitement la carte et l'avait encore consulté tout le jour; il avait aussi examiné la côte avec une longue-vue, et n'avait cessé ses observations qu'avec la nuit dont l'obscurité était augmentée par la tempête : la lumière de la boussole était menacée à tout moment par le vent et par les lames qui retombaient sur le pont; enfin il en vint une si violente, qu'elle l'éteignit, le pilote fut renversé et blessé grièvement dans

sa chûte; le brave Sainville n'eut que le temps de se saisir de la barre et de répéter, en allemand et à haute voix, le dernier commandement du capitaine, qui vint à lui; il l'invita à faire mettre son pilote à l'abri et le rassura en lui apprenant, à la hâte, qu'il était marin, et en lui disant ce qu'il pensait qu'il y eût à faire.

Ils se trouvaient de même avis; mais le capitaine craignait qu'il ne pût résister à la fatigue. « Tranquillisez-vous, lui dit-il, j'ai huit années de navigation et toute la vigueur qu'on doit attendre d'une homme de vingt-deux ans, lorsqu'il s'agit de la vie. »

Le capitaine se sentit ranimé par sa résolution; les éclairs seuls répandaient, de temps en temps, quelque jour sur cette affreuse situation, qui dura cinq heures; la mer était un peu calmée, mais ils ne savaient où ils étaient, lorsqu'un éclair fit crier terre,

aux matelots ; la consternation était générale, Sainville n'avait pu faire cette remarque, il se tint debout sans quitter la barre et invoqua un nouvel éclair comme une faveur; il vint et lui fit voir distinctement un gros rocher presqu'en face de lui, et un autre plus sur la droite, mais à vingt brasses de distance ; il manœuvra pour passer entre et si heureusement qu'il ne toucha point à celui qu'il laissait à sa gauche ; à peine eut-il passé entre ces deux écueils que le navire se trouva presqu'aussi tranquille qu'en plein calme.

Le capitaine vint à lui les bras ouverts, en l'appelant son sauveur; « où croyez-vous que nous soyons, lui demanda-t-il ?

—Dans un anse, au nord, et à quelques lieues de Tonningen, entre deux roches que j'avais bien remarquées avec ma lunette. — Je le crois aussi, lui dit-il, et si cela est, nous y sommes

en sûreté, en conservant notre position jusqu'au jour.

Il ne se fit attendre qu'une demie-heure, le navire était en effet à la place désignée; le capitaine vint l'embrasser et lui présenter le jeune Ehrlisch, en lui disant, « remercions monsieur, ce brave marin, nous lui devons la vie, et vous votre riche cargaison.

Sainville se prêta de bon cœur à l'effusion de leur reconnaissance; c'est en sortant d'un grand péril qu'elle est sincère et qu'il est permis d'y croire.

Après avoir pris de quoi ranimer leurs forces et en avoir distribué à l'équipage, il fut question de se tirer de leur espèce de prison. Il était facile de virer de bord, mais il ne l'était pas de regagner le large, l'élévation de la côte en cet endroit, privait d'un vent de nord qui commençait à s'élever.

Il engagea le capitaine à se faire remorquer par sa chaloupe, en y mettant

tant tout son monde, et ne réservant, avec lui, qu'un seul homme, pour l'aider à diriger un peu de voile sur le beaupré, tandis que lui resterait au gouvernail ; cet expédient réussit, il sortit, sans accident, par où il était entré et en moins d'une heure, le bâtiment se trouva dans la haute-mer.

Le patron s'étant laissé déterminer à faire porter toutes ses voiles, sa lourde machine se retourna, avant midi, à l'embouchure d'Elbe, où il entra à la grande satisfaction de tous.

Une tempête n'est plus qu'un songe quand on en est échappé ; mais, celle-ci, a tellement influé, par ses suites, sur la destinée de ce jeune navigateur, que les détails en devenaient indispensables pour l'intelligence des événemens qui l'ont suivi. Elle est d'ailleurs la dernière qu'il ait éprouvée, non pas qu'il n'ait quelquefois essuyé

du mauvais temps, mais jamais au point de se voir en danger.

En remontant l'Elbe, le jeune Ehrlich, lui dit qu'il sentait trop le prix de son courage et du service qu'il venait de lui rendre, pour ne pas desirer de former avec lui une liaison intime; que son père ne lui pardonnerait jamais de n'avoir pas su profiter d'une occasion aussi importante pour acquérir un ami; que la cargaison qu'il avait préservée était la moindre des obligations que lui aurait son père, et qu'il venait de contracter, en lui sauvant un fils qu'il aimait, une consanguinité qui le rendait membre et second chef de sa famille. Qu'il se flattait, en conséquence, qu'il voudrait bien l'accompagner à Lubek, où demeurait son père.

La franchise de ce jeune homme toucha Sainville, il avait besoin d'attachement; il répondit à l'offre que

lui faisait M. Ehrlich de son amitié, en lui donnant toute sa confiance; il lui dit qui il était, lui fit connaître les motifs qui avaient déterminé sa fuite, ses projets pour l'avenir, et quelles étaient ses ressources.

« Venez, venez, lui dit Ehrlich, vous en trouverez d'inépuisables dans le cœur de mon père et dans le mien; un fils soumis à sa mère, sera auprès de lui la plus touchante des recommandations. »

Ils convinrent qu'après avoir donné, à Hambourg, quatre à cinq jours, l'un aux soins de sa cargaison, l'autre aux affaires qui lui étaient recommandées, il l'accompagnerait chez son père.

Tandis que son courage lui acquiert de nouveaux amis, voyons ce que devient à Paris son cher Ledoux.

CHAPITRE III.

Ledoux fait choix d'une profession qui puisse suppléer la perte de sa fortune.

Avec la certitude affligeante de ne pouvoir de long-temps être réuni à son ami Sainville, il voyait déjà la nécessité de songer à chercher des ressources dans ses talens, et il y était porté non-seulement par le motif de son intérêt personnel, mais par celui plus respectable, de préparer des secours et un asyle pour l'avenir à cet ami qu'il croyait dénué de moyens, parce qu'il le savait fugitif.

Destiné à remplir une charge dans la haute finance, la famille de Ledoux, avait exigé, pour qu'il y arrivât avec

les connaissances relatives, qu'il passât quelques années chez un procureur, et ensuite chez un notaire.

Il était dans l'étude d'un de ces derniers, lorsque les états-généraux furent assemblés ; on était encore loin de craindre alors la dissolution de tous les corps de justice et d'administration ; il continuait de travailler, autant que le lui permettait son goût pour les sciences. L'histoire naturelle et la phisique particulièrement, étaient en lui une passion ; pour suivre un cours public, ou particulier, il abandonnait fréquemment l'étude sèche et aride des lois, et ne voyait dans la possession de la charge qui lui était destinée, que les moyens de se livrer à l'insatiable desir de connaître.

Cependant, les événemens qui se succédaient avec rapidité, et semblaient devancer la marche du temps, avaient non seulement renversé tout

espoir de posséder une charge, mais même de conserver une portion suffisante du bien de son père; sa fortune, dont les trois quarts étaient dans les fonds publics, se trouvait réduit à rien, et ce qui restait de solide, pouvant à peine suffire à procurer à ses sœurs un établissement honnête, il fallut songer à se créer une ressource.

Sa position était telle qu'il ne pouvait différer, et n'ayant pas le choix des moyens, il trouva cette ressource dans ce qu'il avait acquis avec le plus de répugnance, la science de barreau.

Il se détermina donc à se faire défenseur officieux. Pour se faire une idée de ce que c'était qu'un *défenseur officieux*, il faut savoir auparavant, que la hiérarchie des tribunaux étant renversée, on leur en avait substitué de créés à la hâte, et sous diverses dénominations.

Là, chacun pouvait plaider soi-

même, ou faire plaider tel, en qui il mettait sa confiance; le défenseur, sous le titre de *défenseur officieux*, pouvait militer en première, en seconde instance, au civil, au criminel et même dans les tribunaux extraordinaires, car il y en avait alors, et rien comme on le voit, n'était aussi commode, et ne promettait autant que cette profession.

Cependant, connu par l'intérêt que chacun met à ses affaires, et par un reste des anciennes habitudes, on s'adressait de préférence à ceux des cidevant procureurs ou avocats, qui suivaient les nouveaux tribunaux, ou à ceux des nouveaux défenseurs qui s'y faisaient une réputation; on lui conseilla, pour qu'il pût acquérir promptement de la célérité, de débuter par les tribunaux extraordinaires, en se consacrant à la défense de ceux qui y étaient traduits.

Le voilà donc dans la carrière des Cicéron et des Gerbier. Il employa tout ce que la nature lui avait donné de moyens, tout ce que l'humanité lui inspirait en faveur de l'innocence; et cependant, à peine pouvait-il sur vingt victimes, en compter une d'échappée. De ce petit nombre, fut un vieux militaire qui, dans l'entretien secret qu'on lui permettait avec son défenseur, lui demanda s'il n'était pas monsieur Ledoux de F....; c'était le nom de terre, qu'il portait, et qu'il avait quitté, comme les autres vanités de ce monde. — Oui, lui dit-il. — Vous étiez donc l'ami du jeune Sainville? Sur la seconde affirmation, il ajouta : — J'avais une lettre de lui, pour vous, qui m'avait été confiée à Saint-Malo; je n'ai eu que le temps de la brûler au moment de mon arrestation; vous m'approuverez sans doute: au surplus, votre jeune ami est à l'abri

de tout danger. Cette lettre était vraisemblablement une de celles que Sainville lui avait écrites au moment de son départ, et qu'il avait confiée à M. Lebreton ; il serra la main de ce respectable vieillard, en l'assurant qu'il avait le plus grand espoir de le sauver.

Il réussit en effet le lendemain à faire convertir la peine qui le menaçait, en une réclusion jusqu'à la paix ; il n'a cependant resté en prison que jusque vers la fin de l'année 1794.

Après cette défense qui soulageait son cœur, et qui fut le dernier de ses succès en ce genre, il fut joint dans un couloir, par l'ancien procureur au Châtelet, qui présidait ce terrible tribunal : « continue, lui dit-il, citoyen Ledoux, à tout faire pour ta réputation, cela est bien ; mais, soit plus circonspect dans les moyens que tu emploieras à la défense de tes cliens. »

Cet avis était clair, et il résolut d'en profiter, en renonçant à des palmes si difficiles à obtenir, et qui ne le consolaient point de la perte de celles que des mains barbares ravissaient à ses efforts.

Il se tourna vers les tribunaux criminels ordinaires. Là, ce fut tout autre chose, il sauvait tous les jours des scélérats qui, d'après leur aveu secret, auraient mérité de périr des plus affreux supplices; il eut cependant aussi le bonheur de préserver plusieurs innocens, entr'autres trois dont les causes méritent de tenir place parmi celles qu'on appèle célèbres.

Répugnant à faire payer à l'innocent, qui ordinairement n'est pas riche, le le bonheur de lui avoir été utile, trop délicat pour rien recevoir du criminel échappé à la juste vengeance des lois, il sentit qu'il était temps de songer au solide, en se consacrant uniquement

aux tribunaux civils, où il avait déjà quelques affaires.

Il lui en vint bientôt d'importantes; mais il ne se chargeait que de celles qui ne répugnaient point à sa conscience, et n'en entreprit qu'autant qu'il en pouvait faire : il s'était attaché deux anciens praticiens pour faire les instructions; mais il revoyait tout, par lui-même, et se réservait les mémoires et la partie oratoire.

Avec ce système dont il ne s'est jamais écarté, il s'est fait des amis de la plupart de ses cliens, et s'est procuré des affaires d'un intérêt majeur et avantageuses par leurs suites.

Il aurait pu aller plus vîte à la fortune, en plaidant pour les fournisseurs ou autres spoliateurs des deniers publics et des fortunes particulières; mais il préférait agir contr'eux; il leur était devenu si redoutable, que lorsqu'ils avaient à faire à lui, ils proposaient

d'eux-mêmes des transactions avantageuses à ses parties.

Enfin lui vinrent des demandes en divorce. C'est une belle chose que le divorce ; et pour un homme de loi, c'est une mine inépuisable que ce genre d'affaires.

En le suivant dans cette nouvelle et piquante carrière, nous aurons de quoi satisfaire notre curiosité sur ses espiégleries.

Il lui vint d'abord des femmes presque sur le retour, voulant rompre avec de vieux maris pour transporter leur fortune à des jeunes : bien sûr qu'elles seraient punies de leur extravagance ; il les expédia promptement, et les fit payer en raison de leur fortune.

Il n'épargna pas plus les hommes qui abandonnaient des épouses estimables, qui n'avaient d'autres torts que d'avoir vieilli avec eux, pour épouser

de jeunes filles : c'était acheter des repentirs ; il lui paraissait non moins juste de les faire payer.

Il raccommodait tous ceux que de légers différens, des mouvemens d'humeur, des mécontentemens apparens, portaient à vouloir se séparer. Beaucoup y étaient aussi conduits par le dérangement de leurs affaires, qui, en amenant la gêne et les privations, amènent aussi les querelles. Ceux-là étaient plus difficiles à concilier; mais il eut le bonheur d'y parvenir en grande partie: il procurait des places aux uns, des secours à ceux qui avaient de la capacité et de l'industrie ; il arrangeait les affaires des autres, et leur prouvait qu'avec de l'économie et quelques retranchemens de luxe, il leur restait encore les moyens d'être heureux.

Les inconciliables étaient les jeunes femmes, négligées par des époux légers ou inconstans, et celles qui se

trouvaient en risque d'être ruinés par des dissipateurs.

De ce nombre fut une jeune et très-jolie dame, venue exprès de Bordeaux pour demander le divorce. Sa bonne ou plutôt sa mauvaise fortune la lui amena ; mais comme elle occupe un long espace dans cette véridique histoire, je termine ici ce chapitre pour réfléchir sur les meilleurs moyens de transmettre les faits avec la scrupuleuse exactitude qu'ils exigent.

CHAPITRE IV.

Griefs de la belle de Merci ; moyens employés par Ledoux pour la porter à l'indulgence.

Ami de Ledoux; intermédiaire, comme on le verra par la suite, entre lui et son ami Sainville, je vais user du double privilège d'historien et de confident, pour laisser aux événemens le mérite d'être pour ainsi dire en action, en transmettant, telles qu'elles se sont passées, des scènes qui perdraient trop à être racontées par un tiers, et en conservant les expressions des acteurs, toutes les fois que l'intérêt de cette histoire serait affaiblie en lui substituant les miennes.

Ledoux était, un certain décadi, occupé dans son cabinet à revoir un mé-

moire intéressant : pour pouvoir travailler plus tranquillement, sa porte était défendue ; cependant il vit entrer une charmante personne avec l'air courroucé, et

Dans le simple appareil
D'une beauté qn'on vient d'arracher au sommeil.

— Je ne suis parvenue auprès de vous, monsieur, lui dit-elle, qu'avec beaucoup de peine ; et je dérange sûrement le projet que vous aviez d'être seul.

— Si j'avais pu prévoir, madame, que j'aurais l'honneur de vous recevoir, vous n'eussiez rencontré aucun obstacle.

— Je vous en remercie, monsieur ; je suis venue chez vous sur l'indication qui m'a été donnée dans l'hôtel où je suis descendue hier au soir. J'arrive de Bordeaux tout exprès pour que vous me débarrassiez d'un monstre en faisant rompre mon mariage.

— Vous avez donc, madame, des motifs de plainte bien graves, pour en venir à un semblable éclat ?

— C'est un perfide et un ingrat à qui j'avais donné mon cœur et ma main dans la confiance d'être toujours aimée, et il vient ici dissiper ma fortune avec une maîtresse.

— Il a tort, madame, si cela est; car je ne crois pas possible de vous oublier un instant quand on a eu le bonheur de vous voir.

— Il le croit bien possible, lui; il entretient ici une danseuse qui le ruine ou plutôt qui me ruinera.

— Le bien est à vous, à ce qu'il me paraît, madame.

— Oui, monsieur, et je ne regretterais pas de le sacrifier, s'il s'agissait de la vie ou du bonheur de mon époux; en lui donnant ma main, je croyais devoir tout donner, mais se voir trahie et dépouillée, c'est trop à la fois.

— C'est un désordre qu'il est juste d'arrêter, madame, par une séparation de biens, et je vous y invite; mais le divorce !

— Je veux le punir et lui faire sentir toute l'étendue de mon ressentiment.

La dame était déjà assise dans la bergère du citoyen Ledoux, bergère ample et douce : le schals ne posait plus que sur une épaule, et laissait deviner, à travers une robe puce ouatée, des formes divines, et qui se soutenaient sans artifice; une jambe alongée sur le bronze d'un chenet, entr'ouvrait cette robe par le bas, et laissait voir au dessous d'une jupe, dont la blancheur égalait celle de la neige, un pied mignon, qui donnait sur le reste des préjugés à faire tourner la tête d'un chancelier : juge où devait être la mienne.

— Voudriez-vous déjeûner, ma-

dame? cela ne nous empêchera pas de traiter votre affaire, et même plus tranquillement; nous ne pouvons d'ailleurs rien commencer que demain.

— Je le veux bien, monsieur; je suis sortie sans rien prendre, tant j'ai d'empressement de me venger.

— Ordonnez, madame : voulez-vous du café ou du chocolat ?

— Tout simplement du pain et un peu de vin.

Le déjeûner fut bientôt servi ; il avait heureusement un pâté d'alouettes; il fit ajouter tout ce qu'il crut pouvoir lui être agréable, et particulièrement des huîtres.

— Puisque vous me sacrifiez votre matinée, veuillez, je vous prie, monsieur, faire dire à mon cocher de retourner à l'hôtel, et de revenir dans deux heures.

Le domestique sortit pour donner

cet ordre, et la belle plaideuse reprit ainsi :

— Est-ce que les huîtres sont bonnes dans ce pays ?

— Veuillez les éprouver, madame.

— Oui vraiment, elles sont très-fraîches.

— Nous commencerons par le vin de Champagne.

— Il monte trop vîte à la tête, il faut le garder pour la fin.

Cette idée de finir par le Champagne plut infiniment à l'imagination du défenseur ; sa mousse pétillait déjà dans son cœur.

L'ordre le plus rigoureux de le dire sorti, était donné : il se tint, selon l'usage, nombre de propos indifférens pendant qu'ils mangeaient les huîtres ; sitôt qu'elles furent enlevées, et les domestiques retirés, avec injonction de ne venir que quand on sonnerait, on s'occupa du pâté et du vin de Cham-

pagne ; il était rose, le bouchon sauta à l'aide de la main de la belle solliciteuse : les éclats de rire et la gaieté succèdèrent bientôt, et cette femme, naturellement vive, devint séduisante.

Ils avaient attaqué la seconde bouteille, lorsque Ledoux crut devoir en ces termes, ramener la charmante Bordelaise au but de son voyage :

— Je rends grâce, madame, à la persévérance que vous avez mise pour pénétrer jusqu'à moi ; je serais inconsolable de ne vous avoir pas reçue.

— Vous n'auriez pu en avoir de regret, car j'aurais été chez un autre.

— Ah ! dieux, ne me dites pas cela ; dites-moi plutôt que vous seriez fâchée de ne m'avoir pas donné votre confiance.

— Certainement, le hasard m'a servi comme je le souhaitais ; mais j'étais déjà fâchée contre tous les hommes à robes noires.

— Nous n'en portons plus ; mais veuillez aussi m'assurer (en lui présentant son verre) que vous êtes sans rancune.

— Avec plaisir, mais ce sera le dernier, et je me réconcilie avec le barreau, si vous me séparez tout de suite de mon perfide.

— De biens, sans contredit, cela est indispensable ; mais il faut pardonner un moment d'erreur, et éviter le scandale : il est sans doute très-jeune ?

— Beaucoup moins que vous, monsieur ; il avait été capitaine de cavalerie, et au moment de la révolution, il était colonel en second. Il s'est alors attaché à moi, et est passé au service de la république : il est à présent général de division.

— J'aurai l'honneur de le voir, et je vous le ramènerai repentant.

— Non, point de pardon pour les inconstans.

— Il serait trop malheureux ; et en supposant qu'il soit coupable, je suis bien persuadé qu'il n'a pas cessé un moment de vous adorer.

— Vous voilà bien, messieurs, il faut croire à votre constance : devenez-vous infidèle, vous reprendre quand vous êtes détrompés; et enfin recevoir, comme une faveur, les hommages d'un cœur flétri : si nous en faisions autant, la vengeance et la honte nous poursuivraient.

— Madame, une vengeance d'un genre semblable, mais ignorée, serait préférable à l'éclat d'un divorce.

— Non, je ne veux pas qu'il l'ignore; je veux qu'il me regrette et qu'il en meure de chagrin.

— Vous convenez donc, madame, qu'on ne peut cesser de vous aimer?

Il avait, en finissant ces mots, éloigné la table qui était entr'eux, et con-

tinué ainsi, en se mettant à ses genoux.

— Mais, si, dans cette attitude, il vous disait : « Quoi ! pour un moment d'erreur, je serais pour toujours privé des charmes qui ont fait mon bonheur, qui ont enivrés tous mes sens ; non, chère amie, je mourrai à tes pieds, si je n'obtiens pas mon pardon. Crois-tu que mon cœur ait cessé de t'adorer et qu'il ait pu te confondre avec l'indigne objet du desir du moment. »

—Quelle odieuse distinction ; non, je ne pardonnerai jamais votre indigne trahison.

— Mais s'il ajoutait (et pendant ce temps, il avait pris position) : « tu veux donc ma mort, daignes me regarder. »

— Non, perfide, non, je ne veux plus te voir.

Quand il eût remarqué, avec la rapidité de l'éclair, que la cruelle prenait,

prenait, dans ses réponses, le ton de la chose, qu'elle avait penché sa tête sur le dossier de la bergère, que ses yeux fermés laissaient échapper une larme, que le cordon de la robe laissait presqu'à découvert deux moyens irrésistibles de tentation, il crut devoir profiter de son erreur, réelle ou apparente, et mettre en avant, en faveur de son perfide, le dernier argument; un ah dieux! ne lui permit pas de croire qu'elle fût insensible. Cependant elle tomba dans un recueillement si profond, qu'il désespérait de pouvoir fixer son attention. Déjà deux fois il s'était flatté qu'elle se rendrait à son éloquence, ce ne fut qu'à la fin de la troisième période qu'elle prononça :

— Ah! combien je suis faible! mais sois sûre que je ne te rendrai jamais mon cœur.

Lui qui pensait le mériter un peu, crut devoir faire ouvrir les beaux yeux

qui étaient restés fermés, en s'écriant :

— Vous me haïssez donc ?

— Ah dieux ! c'est vous monsieur, qui avez abusé d'un moment d'erreur, pour me rendre aussi coupable que celui que je voulais punir ; vous trahissez bien cruellement ma confiance.

La réflexion lui parut un peu tardive, et le caprice incroyable ; mais comme il avait eu la précaution de rester ferme dans son poste, il répondit avec douceur et sans lâcher la belle éplorée :

— Je parlais, madame, pour votre époux, j'avais à cœur d'obtenir son pardon ; l'illusion vous a gagnée, l'enthousiasme m'a séduit, et je vous paraîtrais sûrement plus indigne de votre confiance, si je n'eusse pas employé tout ce qui devait la mériter : mais, puisque mes efforts ont été inutiles, en faveur d'un ingrat, que je trouve en effet indigne de pardon,

je ne vous quitterai pas que je n'aye obtenu le mien.

— Non, non jamais.

Ici on devine, qu'au lieu de phrases, il employa les grands moyens de consolation ; il en fallut pour se faire dire, je vous pardonne, pour s'entendre dire, je vous aime, enfin pour la faire convenir que c'était ainsi qu'il fallait se venger, et renoncer à l'éclat.

Si l'on trouve Ledoux fertile en moyens, je dirai que la beauté était réellement divine, qu'il n'avait que vingt-deux ans, qu'avec la vigueur d'un athlète, il avait à soutenir le respect dû aux anciennes mœurs, et qu'enfin, si sa conduite est un modèle, elle n'est cependant pour personne, une obligation.

La paix faite avec sa belle et très-vive plaideuse, il la conduisit à un cabinet où se trouvait réuni tout ce

dont il imaginait qu'elle pouvait avoir besoin, et l'y laissa.

Pendant cet intervalle, il sonna, et fit desservir; il y avait déjà quelques minutes qu'il était seul, il éprouvait l'impatience de revoir sa conquête, et de pouvoir contempler des charmes qu'il avait ravis plutôt qu'il n'en avait joui; ne la voyant pas revenir, il en conçut de l'inquiétude et crut devoir s'en éclaircir.

Quelle fut sa surprise, en la trouvant assise, le bras passé sur le dos de la chaise, le front appuyé sur sa main, et le visage baigné de larmes : il lui demanda en se jetant à ses genoux, ce qui pouvait les faire couler.

— Laissez-moi, je vous prie, monsieur, ma voiture doit être revenue, je veux m'en aller et repartir de suite pour Bordeaux, sans être connue de vous, et sans me faire connaître de personne.

Quoi, madame, j'aurais le malheur de n'obtenir que votre haine, quand je voudrais consacrer ma vie à votre bonheur ?

— Je ne vous hais point, mais vous m'avez fait trahir mes devoirs, perdre ma propre estime, sans pouvoir me consoler par la vôtre.

Il fut charmé de trouver cette délicatesse dans une femme qu'il n'avait cru que voluptueuse; son affliction n'était point jouée, il crut devoir respecter et ménager une sensibilité qu'on trouve si rarement.

« C'est, madame, reprit-il, une bien funeste erreur, que celle qui vous trompe en ce moment; je conviens que ce ne serait pas trop de toute la vie pour vous mériter, c'est le premier sentiment dont j'ai été affecté en vous voyant; j'étais libre, mon cœur n'a pu se défendre du charme qui vous environne; et si, par une témérité aussi

heureuse qu'imprévue, j'ai obtenu vos bontés, je n'en sens pas moins tout le prix; je n'épargnerai rien pour vous le prouver, et vous convaincre que vous auriez autant de tort de vous affliger, que de me haïr.

— Ce qui vous justifie ne m'excuse pas, m'épouseriez-vous si je devenais libre ?

— Oui, madame; je le jure, et je suis prêt à en signer l'engagement, si la demande en divorce vient de M. votre mari.

— Pourquoi cette restriction; dans l'un ou l'autre cas, ne serais-je pas ma maîtresse, et également digne d'être aimée.

— Oui madame, mais, dans le premier cas, je paraîtrais être le motif d'une rupture, où vous perdriez un rang plus élevé que le mien, je m'exposerais à des reproches que je mériterais; au lieu que dans le second, je

pourrais être un dédommagement que je m'estimerais heureux de pouvoir vous offrir.

— Il est bien, sans doute, d'être à la fois honnête et modeste, mais je n'en ai pas moins prévu deux illusions, qui faisaient mon bonheur; la première, de me croire faite pour être aimée sans partage; la seconde, de me croire exempte de faiblesse, et que personne ne me paraîtrait jamais aussi aimable que mon époux; ce sont ses torts qui causent tous les miens.

Il lui baisa tendrement les mains, et l'engagea à retourner dans son cabinet, le froid qui se faisait sentir, pouvant l'incommoder.

— Nous étions donc, reprit la belle affligée en rentrant, à la merci de vos gens, qui pouvaient nous surprendre?

— Non, madame, je leur avais donné l'ordre de ne venir que quand je sonnerais, et j'ai l'habitude de tirer le

cordon que vous voyez ; il ferme un pêne à ressort, et par cet autre cordon je le r'ouvre quand je veux laisser entrer.

— Eh bien ! monsieur, à présent que vais-je devenir !

— Veuillez d'abord vous asseoir, (il l'attirait sur ses genoux où elle se laissa entraîner) et, pendant que vous vous réchaufferez, je vous dirai qu'il me paraît convenable de voir, de votre part, monsieur votre époux ; de lui dire que je suis chargé de votre procuration, pour demander et obtenir de lui la séparation de biens, et que s'il s'y oppose, vous vous verrez forcée d'avoir recours au divorce ; la crainte de vous perdre, car il est impossible qu'il ne l'ait pas, le fera consentir à tout, et vous le verrez revenir bien repentant.

— Ah ! j'ai perdu le droit de le trouver coupable !

— Il l'est cependant, et bien plus que vous; sa faute est réfléchie et de son choix, la vôtre est celle du ressentiment et d'une circonstance imprévue.

— Vous êtes intéressé à la diminuer à mes yeux.

— Et à vous la faire considérer comme la seule vengeance qui vous fût permise; c'est le droit imprescriptible de la nature que de disposer de sa personne; elle ne peut appartenir à une autre qu'autant qu'elle nous enchaîne en nous plaisant toujours, et en n'ayant point de torts avec nous.

— Et que devient donc l'amour, s'il n'est pas un sentiment exclusif, et qui n'ait de bornes que le terme de la vie?

— Voilà l'idée que s'en font les jeunes personnes, elles se l'exagèrent et deviennent malheureuses, ou se jettent dans le désordre, pour avoir placé dans les sens une constance qui ne peut-être que dans le cœur, et qui

n'est due qu'aux sentimens de préférence et d'estime qui nous attachent, et devant lesquels disparaissent les goûts légers qui nous entraînent vers le plaisir.

— Ah ! ce n'est pas comme cela que me l'a peint M. de Merci ; à l'entendre, celui qu'il éprouvait devait être éternel : c'est un feu qui ne s'éteignait point, et qui ne devait jamais brûler sur d'autres autels.

— Vous voyez ce que sont devenus des sermens exagérés ; cependant il vous aime, je le parierais, et la moindre jalousie le mettrait au désespoir ; avec des idées plus justes et un caractère différent, je ne vous aime pas moins, et je vous aimerais sûrement plus constamment, car je ne m'exposerais pas aux dangers de l'absence.

— De bonne foi, si M. de Merci me délaissait, vous m'épouseriez malgré ma faiblesse pour vous, et quoique je

ne vous apportasse pas mes premiers sentimens, que vous étiez bienfait pour obtenir.

— Je vous en répète le serment, sur mon honneur; ce que vous appelez votre faiblesse, est pour moi un bonheur que je ne pourrais vous reprocher sans injustice, lorsque j'ai tout fait pour la provoquer; quant aux premiers sentimens, c'est une délicatesse de l'amour-propre; n'aurais-je pas les sentimens préférables, si j'obtenais le don entier du cœur.

— Quelle différence entre vous et M. de Merci! Il ne m'a pas peint l'amour sous des couleurs si douces ni si vraies; cependant vous le sentez aussi vivement que lui, il a, je le connais trop tard, trompé mon esprit et mon cœur.

On voit qu'en l'éclairant, il était réellement parvenu à calmer l'esprit, mais il ne voulait pas laisser calmer les sens;

il persuada à sa belle causeuse de s'asseoir différemment, et de manière qu'ils fussent en face l'un de l'autre; pouvait-on refuser un amant qu'on croyait digne des premiers sentimens? Elle prit cette attitude si favorable aux plaisirs, il put voir ses yeux divins; sa bouche enchanteresse ne se défendit que faiblement de ses baisers; il se dédommageait des moindres refus sur une gorge formée par les grâces, et dont il pouvait enfin admirer les beautés; le flambeau de l'amour vint éclairer cette scène muette; sa charmante amie convint que la vengeance était le plaisir des dieux; rappelez-vous, lui disait-il, tous les crimes du coupable, et ne l'épargnez pas, c'est à vous, chère amie, à lui porter les coups les plus sensibles, je ne peux que vous fournir les armes.

La vengeance lui plut: elle s'y livra avec une telle ardeur, qu'il appré-

henda de ne pouvoir soutenir un combat où toutes les passions réunies exaltaient son courage et ses forces; mais il n'y a rien de durable, la haine même s'éteint avec les forces, les siennes succombèrent dans une dernière extase, qui fut si long-temps prolongée et accompagnée d'un frisson si universel, qu'il devint la cause d'une crainte à laquelle ils ne songèrent qu'en s'apercevant qu'ils avaient oublié toutes précautions.

« Ah ! dieux, lui dit-elle, quand elle eût repris ses sens, si j'allais devenir mère, je serais perdue ! on dit que ce frisson en est le signe certain : je n'ai jamais rien éprouvé de semblable; et il y a trois mois que M. de Merci est éloigné de moi.

—Il faudrait, mon cher amour, vous en consoler ; celui qui porte ses affections ailleurs, et qui diminue la fortune de ses enfans par ses dissipations,

ne paraît excusable que parce qu'il n'est pas comme les femmes condamné à montrer, malgré lui, les preuves de ses torts.

— Mais comment ferai-je pour cacher les miens ?

— D'ici à trois ou quatre jours, M. de Merci peut vous être rendu, alors plus d'inquiétude ; si, au contraire, vous êtes conduite à une rupture, vous serez également à l'abri de tous reproches, et je me trouverai heureux, en le remplaçant, de vous éviter jusqu'au moindre soupçon ; je ne pourrais vivre en repos, si mon bonheur vous coûtait une seule larme.

— Je vois, cher Ledoux, que je puis croire à votre amour et me confier à votre probité ; je vous laisse donc le maître de faire ce que vous jugerez le mieux ; mais ne me ramenez pas si vîte cet ingrat, je ne pourrais supporter l'incertitude sur celui à qui je devrais

le bonheur que j'avais inutilement desiré d'être mère, et d'ici à trois ou quatre jours mes doutes seront éclaircis.

Il n'y a de véritables délices qu'avec les femmes, dont l'ame délicate et sensible passe de l'amour au repentir, de la volupté à la morale : celle-ci l'enchantait, et il avait tant de plaisir à combattre ses remords et à les calmer, qu'elle devenait pour lui une véritable passion.

Il la remercia de sa délicate attention, et l'assura que comme c'était le seul tort réel qu'une femme pût avoir, que d'introduire dans sa famille un héritier étranger, ils n'auraient ni elle ni lui rien à se reprocher à cet égard; et que quelque chose qu'il arrivât, il assurerait à son enfant de quoi le mettre en état de ne faire aucun tort à ses frères et sœurs.

— Il n'en aura point, mon cher ami, je n'aimerai jamais assez à présent celui

qui n'a pas connu le prix du cœur qu'il délaissait, et puisque vous avez su l'obtenir, je vous conserverai ma tendresse, en la transportant toute entière à mon enfant: M. de Merci n'aura plus que l'extérieur; c'est tout ce qu'il faut pour satisfaire sa vanité.

Il y avait six heures qu'ils étaient ensemble, sans en avoir perdu une seule minute; trois heures qui sonnèrent à la pendule, les firent songer qu'il fallait reparaître au monde; il lui demanda quels étaient ses projets, et si elle avait des amis à voir?

—J'ai, lui dit-elle, des amis et des parens dans cette ville, mais je ne voulais voir personne que je ne susse à quoi m'en tenir sur le compte de M. de Merci; je me suis fait accompagner par un ancien domestique et une ancienne femme de chambre de ma mère, et je partirai sans avoir fait aucune visite, si je suis obligée de rompre avec le général.

— Vous voudrez donc bien, d'après cela, me permettre de profiter de tous vos momens; nous dînerons ici, ensuite nous irons à l'opéra, où je vais faire arrêter une petite loge, et votre voile vous dérobera à tous les yeux.

— Oui, mais je vais retourner un moment à mon hôtel; vous ne dînerez pas avant quatre heures, et je n'ai besoin que d'une demie-heure.

Il la conduisit jusqu'à son carrosse, et revint donner ses ordres pour que le dîner fût plus délicat que solide, précaution nécessaire quand le déjeûner a été long.

Il ne négligea pas non plus sa toilette; il était bien juste de prendre, pour sa belle maîtresse, le soin qu'il se doutait qu'elle était allée prendre pour lui.

Elle revint à quatre heures comme elle l'avait annoncée; il avait fait tenir son domestique chez le portier, pour

la prier, de sa part, de demander sa voiture pour six heures précises.

Elle parut sous un nouveau vêtement, plus élégant que riche, mais de beaux diamans et un magnifique voile relevaient cette élégante simplicité; elle avait la jeunesse d'Hébé, la fraîcheur de Flore, et un ensemble modeste qui avait toujours eu sur lui un empire irrésistible.

Leur dîner fut assaisonné par la gaieté : ils ne s'y livrèrent cependant qu'au dessert; dans ce moment de liberté, sa belle convive revint au penchant qui la portait vers les réflexions.

— Si ce matin, lui dit-elle, on m'eût prédit que la confiance dans la droiture de mes sentimens et un moment d'attendrissement m'auraient conduite aussi loin, je me serais défié de mon inexpérience, et cependant je crois que j'aime mieux n'avoir pas été prévenue.

— Ah! point de regret, je vous en conjure, vous détruiriez mon bonheur, et il m'est si précieux, que j'ose croire que vous en seriez fâchée.

— Il serait trop tard d'avoir des regrets; mais je vous assure que, pour la tranquillité de ma conscience, je dirai tout à M. de Merci.

— Je parie que non.

— Je parie que je le lui dis et devant vous; que voulez-vous parier ?

— Votre portrait contre ce brillant; il est bien inférieur à ce que j'ose vous demander : tout ce que je possède, ne suffirait pas pour balancer cette faveur, mais je compte sur votre générosité.

— Sûrement vous aurez mon portrait, et moi je prends tout de suite la bague, car je la gagnerai à la première entrevue avec mon mari; en attendant, je suis bien aise d'avoir le signe d'un mariage secret entre nous.

Il courut l'embrasser, et lui passer

au doigt le prix de la gageure ; en ce moment on apporta le café, et quelques minutes après ils partirent ; on donnait la Caravane et le ballet de Psyché ; la loge où ils allaient était du nombre de celles où l'on peut voir sans être vu, où, au milieu du public, on se trouve dans la plus profonde solitude ; il se promit bien de profiter de l'illusion du spectacle, pour entretenir dans le cœur de sa conquête les douces impressions de l'amour.

Il débuta par le bouquet et la boîte à bonbons. On sait que dans nos heureux climats les roses croissent malgré la rigueur de la saison ; les siennes furent reçues avec une agréable surprise ; mais la boîte nouée de faveurs était totalement inattendue. — Que voulez-vous, lui dit-elle, que je fasse de cette boîte ? — Ce sont des bonbons dont on s'amuse pour suppléer la perte des paroles qu'on n'entend presque jamais ici.

—J'ai très-bien entendu le marchand d'esclaves, sa voix est superbe et sa prononciation très-nette.

— Il n'en sera pas de même de quelques autres.

Il l'engagea à se servir de sa lorgnette pour examiner ou critiquer les jolies femmes; elle s'était avancée vers le bord de la loge; on allait danser pour amuser le sultan; ce ballet exécuté par les plus jolies et les meilleures danseuses, fixa l'attention de cette femme sensible, mais ne produisit pas sur elle l'effet qu'en espérait Ledoux; loin de lui donner des idées favorables à l'amour, elle n'y vit que l'avilissement d'un sexe consacré au plaisir et aux fantaisies de l'autre.

On voit bien, lui dit-elle, que vous ne nous regardez que comme des victimes, puisque vous prenez plaisir à voir tant de femmes charmantes occupées du bonheur d'un seul homme.

—Ce sont les mœurs de l'Asie qu'il a fallu peindre, et il serait injuste de nous supposer l'idée de les approuver, parce que nous mettons sous les yeux du public un tableau où les grâces et les talens de votre sexe brillent d'une manière aussi agréable.

Si son esprit parut satisfait de cette réponse, il était facile de voir que son cœur ne l'était pas. Ledoux, qui s'en aperçut, continua ainsi :

—Croyez-vous que, malgré l'impression que peut produire ce ballet, un homme qui aime puisse être distrait du sentiment dont il est pénétré. Concevez-vous quelqu'illusion qui puisse détruire celle de vos charmes, et faire oublier le bonheur d'être aimé de vous: ce sentiment est si vrai, il est tellement gravé dans tous les cœurs, que c'est le seul qui soit triomphant sur la scène française, et vous allez voir ce sultan qui vous a fâché faire le sacrifice de sa

passion, et revenir à la femme dont il est aimé.

Il se hasarda en finissant à prendre une main qu'elle ne lui refusa pas; mais elle lui dit, « vous n'êtes pas satisfait de me faire partager vos égaremens, vous voulez que j'adopte toutes vos opinions. Ah ! mon ami, l'illusion est trop forte, trop séduisante, je crains bien de la perdre, et de ne m'être procuré que de nouveaux chagrins. »

Il la rassura par tous les sermens que l'amour lui suggéra; il disait vrai, il l'aimait avec fureur, et il était étonné de l'ascendant qu'elle prenait sur son cœur.

Ils n'écoutèrent le reste de la pièce qu'avec distraction; il l'engagea, en attendant le ballet, à prendre l'air dans le corridor; elle accepta des oranges: ce rafraîchissant est salutaire, propre à calmer le sang, et le parfum en est précieux dans un endroit renfermé.

L'air brillant de la leçon de danse, le but sentimental de ce ballet, les tourmens de Psyché, le triomphe de sa constance, réconcilièrent la belle de Merci avec l'opéra. L'amour avait repris son empire, et un doux serrement de main témoigna pour cette fois à Ledoux, qu'il avait triomphé des réflexions.

La toile tomba; ils rejoignirent leur voiture, où ils se tinrent serrés l'un contre l'autre dans le silence le plus expressif, jusqu'au moment où ils arrivèrent.

Il lui donna la main jusqu'à son appartement; devant ses gens, il reprit son air de représentation, lui dit qu'il viendrait le lendemain lui rendre compte de ses premières démarches, et ils se séparèrent.

Ledoux courut chez lui chercher le repos dont il avait besoin, après une aussi laborieuse journée; je n'ai guère

moins

moins fatigué pour en faire le récit, mes doigts sont las d'avoir tracé un aussi long chapitre, et mon cœur se fait quelques reproches d'avoir oublié le généreux Sainville pour suivre l'attrait du plaisir, comme s'il n'y avait que cette manière d'intéresser. Ce vertueux jeune homme nous prouvera bientôt que la sagesse a aussi ses charmes.

CHAPITRE V.

Départ de Hambourg; arrivée de Sainville à Lubeck; accueil qu'il reçoit de M. Ehrlich père; sentimens que lui inspire la belle Eugénie.

TANDIS que le jeune Ehrlich était occupé des intérêts de son père, Sainville vit son correspondant M. Lawetzari, et ceux de M. Lebreton, relativement aux comptes dont il s'était occupé pendant son séjour chez lui; il eut le plaisir de voir qu'ils les avaient trouvés aussi clairs que satisfaisans.

Il jeta dans chacune de ces maisons les semences de liaisons qui, par la suite, lui devinrent utiles: il ne vit, pendant ce court séjour, ni n'eut occasion de voir aucun français; mais avant

de quitter cette ville, il se ressouvint du brave pilote dont le malheur était devenu la cause de ses services sur le navire, et de l'estime qu'il avait inspirée à M. Ehrlich; il crut devoir de la reconnaissance à ce malheureux marin, et fut le voir; il paraissait hors de danger; il lui fit accepter quelques ducats pour accélérer les moyens de se guérir, et le mettre en état de le venir joindre à Lubeck, où il se proposait de le servir en tout ce qui dépendrait de lui.

Il trouva un cœur reconnaissant, et l'attachement que ce marin lui a voué depuis, a mérité le sien, et lui a prouvé qu'il ne fallait pas toujours élever la vue, pour rencontrer des hommes qui unissent, aux qualités du cœur, la fermeté d'ame qui fait entreprendre les actions généreuses.

Le sixième jour, après son débarquement à Hambourg, il prit avec M. Ehr-

lich fils, le chemin de Lubeck ; au mouvement qui se faisait dans la maison, où ils descendirent, à l'air de fête qui y régnait, il lui fut facile de juger qu'ils étaient annoncés, et que la renommée de ses services l'avait précédé.

M. Ehrlich père vint au-devant de lui et le serra dans ses bras, en l'appelant son compère ; « car, dit-il, ce mot veut dire *père avec*, et nous sommes père ensemble ; ainsi j'espère que nous ne ferons plus qu'une même famille.»

Il répondit à l'accueil plein de bonté de cet homme respectable, en le serrant contre son cœur ; mais il ne put trouver une seule expression ; le souvenir de sa mère se retraça si vivement à son imagination, que ses larmes coulèrent, et que le bon M. Ehrlich, qui aperçut son émotion, crut devoir, à l'aide de son fils, le poser sur un fauteuil.

Aussitôt qu'il eut repris ses sens, il

s'empressa de lui dire, que les témoignages de son affection lui avaient si vivement rappelé le souvenir de sa mère, qu'il n'avait pu se défendre d'un moment de faiblesse, dont il le priait d'agréer ses excuses.

« Pleure, pleure, lui dit-il, c'est le plaisir des bons cœurs; ne verse pas qui veut d'aussi douces larmes; » en même-temps il lui présenta un verre d'excellent vin, dont ils burent ensemble, et il se sentit tout à fait rétabli.

« Tu as fais connaissance, continua-t-il, avec mon fils, au milieu du danger; avec moi tu la feras le verre à la main; c'est la manière des Germains, c'est celle de la franchise; nous allons souper tous trois et parler de nos affaires, avec la confiance de gens dont les intérêts sont communs.

—Il me semble, monsieur, que vous avez grande compagnie?

— Non, ce sont mes gens, commis,

facteurs, serviteurs, tous pêle-mêle, qui célèbrent une saturnale en honneur du retour de mon fils; nous irons un momentnous mêler avec eux, après quoi nous rentrerons ici; je me serais gardé d'inviter des étrangers, entre le père et ses enfans, dans un moment qui doit être consacré à l'effusion de nos cœurs; embrassez-moi, mes chers amis.»

Sainville et son fils se jetèrent dans ses bras, et, ainsi entrelacés, ils arrivèrent dans une très-belle pièce, où l'on ne songeait qu'à la joie.

Il y fut reçu par de jeunes filles, qui l'entourèrent dans des guirlandes de fleurs; une d'entr'elles lui posa une couronne sur la tête et lui chanta deux couplets allemands pleins de délicatesse, où il était appelé le sauveur du jeune Ehrlich; un chœur de marins s'y joignit, et il ne put entendre sans plaisir des sentimens exprimés avec autant de franchise.

Enfin il fut conduit sur une espèce d'estrade où le père et le fils se placèrent un peu au-dessous de lui; il n'y resta qu'un instant par complaisance, et fut se mêler à la danse, dont il se tira comme un français.

Le papa donna l'exemple de la gaieté: il dansa avec eux, et choisit les moins distinguées des femmes réunies dans cette petite fête, où Sainville remarqua avec plaisir que ce respectable père était honoré et chéri de tous.

Après avoir donné près de deux heures à la joie générale, ils se réunirent tous trois auprès du souper qui leur était préparé; il fallait boire, et Sainville but comme un Germain. Le papa, qui était déjà instruit de ses affaires, lui annonça qu'il allait le lendemain lui faire connaître les siennes, le considérant, dès ce moment, comme son associé.

« Veuillez m'occuper, lui répartit-il;

si je puis vous être utile, je vous consacrerai tous mes soins ; mais je n'ai pas la prétention que des fonds aussi médiocres que les miens puissent figurer avec les vôtres.

— Je ne les trouve pas si médiocres, et c'est parce qu'ils seront placés dans toutes mes opérations, qu'ils fructifieront plus vîte ; tu as d'ailleurs, mon ami, plus d'un moyen de travailler à ta fortune, et je saurai les mettre à leur place ; mais appèle-moi donc ton ami, tutoie-moi, sinon je croirai que tu t'offenses de cette familiarité.

— Je vous appèlerais mon ami, mon père ; mais je suis presqu'aussi jeune que votre fils, que j'aime comme un frère, je ne pourrais surmonter le sentiment de respect que je dois à votre âge, à vos bontés ; tutoyez-moi comme un fils, ne me retirez pas cette faveur, et permettez que je suive l'impression

que vous avez faite sur mon cœur, qui n'est ni moins vive, ni moins sincère, pour être inséparable du respect.

— Soit; tu me mets à mon aise, et je serai en effet ton père, puisque tu as le malheur d'être privé du tien. Ta mère qui, je l'espère, me permettra ce titre, aura de tes nouvelles; je pense bien que ton ami de Saint-Malo lui en aura donné de ton départ, par une manière convenue entr'eux, et que Hetmann, d'Amsterdam, aura écrit à M. Lebreton; mais cela ne suffit pas pour la tranquilliser; un ministre Prussien va partir, il lui en portera de verbales, et son cœur sera en repos sur ton compte.

Ils quittèrent enfin la table; le père conduisit lui-même Sainville à un joli petit appartement, qu'il lui annonça être le sien, et lui souhaita un repos qu'il ne manqua pas de trouver à la suite d'une journée aussi agréable,

et que procure toujours la paix du cœur, le plus grand des biens, avec celui de pouvoir compter un ami.

Il s'éveilla de bonheur, et après avoir examiné son joli logement et en avoir pris possession, en y arrangeant ses effets, qui y avaient été apportés la veille, il allait chercher le jeune Ehrlich, lorsqu'il entra dans sa chambre; il le remercia de son attention et de la faveur que lui accordait son père, dont il ne pouvait être redevable qu'à lui, et au soin qu'il avait pris d'exagérer des services que son propre intérêt l'obligeait de rendre.

« Pouvais-je moins, lui dit son jeune ami, pour un homme à qui je dois la vie, et pour lequel je me sentais entraîné avant qu'un malheur communs nous eût liés? »

Ils passèrent ensemble au comptoir, c'est ainsi que les négocians de ce pays appèlent leurs bureaux; quelques

commis y étaient déjà rendus; ils s'occupèrent à diverses lettres du nord, et lorsque le papa descendit, il les trouva au travail.

« Cela est exemplaire, leur dit-il, mais il faut ne nous occuper que du plus pressé de la correspondance, pour faire sans délai un bilan général d'ordre, qui établisse ma situation; cela doit être fait dans trois jours au plus tard, et à compter de cette époque, Sainville entrera en participation dans toutes mes affaires.

« Tu vas en conséquence, lui dit-il, écrire à M. Lawetzary d'Hambourg, de tenir tes fonds à ma disposition; allons déjeûner, ensuite nous nous mettrons tous au travail.

Cette opération fut en effet terminée au bout de trois jours; il en résulta que, non compris les biens immeubles, les fonds qui faisaient la base du commerce de M. Ehrlich, excédaient

quinze cent mille marc cubs; on peut juger de la figure que faisaient là les cinquante un mille livres du nouvel associé; ce fut cependant ce concours à une multitude de chances, qui devint la source de sa fortune.

Il y avait cinq jours qu'il travaillait au comptoir de son père adoptif, lorsqu'au repas du soir il lui dit, qu'il en avait assez vu pour ne pas douter qu'il ne pût devenir un habile négociant; mais qu'il avait un talent plus précieux, celui de conduire un navire sur l'élément qui était l'agent principal du commerce, quoiqu'il trompât quelquefois ses espérances; que cet carrière, commencée dès sa première jeunesse, devait être la sienne; et que, s'il pensait comme lui, il lui confierait ses intérêts.

Sur l'assurance que Sainville lui donna de son entier dévouement, et qu'il reprendrait avec plaisir son pre-

mier métier, il poursuivit en lui disant : « je vais te donner, mon fils, le commandement d'un navire du port de deux cent cinquante tonneaux ; le chargement en est tout prêt, tu le conduiras à Riga, d'où tu me rapporteras des fourrures ; cette opération est extrêmement avantageuse, et comme tu ne peux, comme tout autre capitaine, séparer tes intérêts des miens, ce que je n'ai point à craindre que tu fasses des opérations particulières, je ne te donnerai ni traitement ni port permis, mais tu auras un dixième du produit net du bénéfice de chaque cargaison ; tu sais que chacune a un compte ouvert, ainsi tu connaîtras celui de la vente à Riga, et celui du retour ; ce bénéfice qui te sera propre et personnel, est une dépense du commerce à laquelle tu contribueras au marc la livre de tes fonds.

Il n'hésita pas à accepter une pro-

position aussi avantageuse, et il fut arrêté que, dès le lendemain, il irait visiter le navire et donner ses ordres pour le chargement, composé de vins de Bordeaux, de café, sucre, thé, et une partie considérable de marchandises de l'Inde.

« C'est à toi, continua M. Ehrlich, à former ton équipage à ton choix ; je t'inviterai cependant à recevoir, de ma main, un maître d'équipage qui connaît parfaitement nos mers, et qui ne pourra que t'être utile pour les localités de ces parages : tu as trop de mérite pour ne pas convenir que rien ne supplée l'expérience, et pour être fâché de ce qui peut t'éviter de marcher la sonde à la main ; au surplus il n'y a pas un instant à perdre pour aller et revenir de Riga, avant que les glaces te retiennent dans ce port.

Il embrassa M. Ehrlich en l'assurant qu'il avait prévenu la demande

qu'il se proposait de lui faire ; qu'il ne composerait son équipage que d'après ses renseignemens, qu'il lui demandait seulement la permission de prendre, pour pilote, celui à qui il devait le bonheur de le connaître, et par conséquent le bonheur de sa vie ; qu'il avait laissé à Hambourg ce marin encore malade de sa blessure, où il l'avait invité à le venir trouver à Lubeck, sans savoir alors comment il pourrait le servir, mais seulement qu'il en avait l'envie.

— Il est bien d'être reconnaissant, répondit M. Ehrlich, et je ne m'intéresse pas moins que toi à ce brave homme. Après cette réponse, il se séparèrent.

Le lendemain Sainville était auprès de lui pour prendre ses ordres ; on avait apporté le thé ; il croyait qu'on n'attendait qu'Ehrlich fils, lorsqu'il vit entrer une jeune personne, de la physionomie

la plus intéressante, mais si pâle, si mince, qu'on aurait pu croire que c'était un enfant, dont la crue s'était faite trop vîte, si ses manières aisées et son maintien distingué, n'eussent forcé d'en porter un autre jugement.

Elle vint se jeter aux genoux de M. Ehrlich, qui, après lui avoir donné sa bénédiction, la releva, l'embrassa, et lui dit, en la tournant vers Sainville; « voilà, ma fille, l'ami dont je t'ai entretenu; c'est mon fils adoptif, le second père de ton frere et son sauveur; sans lui je n'aurais plus que toi pour essuyer mes larmes, il est digne de ton affection, embrasse-le.

Sainville s'avança pour lui baiser respectueusement la main.

» Embrasse, lui dit le père, laisse-là cette manière française, qui n'est que l'attitude du respect, on embrasse la fille de son père ».

Il savait déjà que l'usage en Saxe

était de baiser les dames sur la bouche; jugez de l'embarras du modeste Sainville, lorsqu'il lui fallut cueillir un baiser sur deux lèvres de roses : je ne sais lequel, de la belle Ehrlich, ou de lui, devint le plus rouge après ce baiser; mais je sais qu'il alluma, dans son cœur, un feu qui ne s'éteindra qu'avec son dernier soupir.

— Vous ne m'aviez point dit, mon père, que vous eussiez deux enfans.

— Dis donc trois.

— Mais comment se fait-il que, pendant cinq jours, personne n'ait parlé de mademoiselle, et qu'on se soit permis de danser tandis qu'elle était malade?

— Elle était hors de danger le jour de ton arrivée; voulant lui éviter toute émotion nuisible, ce n'est que d'hier qu'elle est instruite de celui qu'a couru son frère, et du service que tu nous as rendu; j'avais défendu qu'on lui en

parlât ; elle n'a vu dans le divertissement que tu as partagé, qu'une suite du retour d'Ehrlich, qui, par un singulier hasard, ne t'ayant pas instruit qu'il avait une sœur, m'a donné l'idée de te le laisser ignorer jusqu'a ce moment, pour qu'aucun sentiment pénible ne se mêlât aux premiers instans de notre liaison.

— C'est par trop généreux, mon père ; je partagerais vos chagrins avec encore plus d'empressement que vos plaisirs.

— Je te crois, mais déjeûnons ; voilà enfin ton frère ; toi, Eugénie, sers-nous le thé ; il faut que Sainville aille à bord tout de suite.

— Quoi ! monsieur va partir ?

— Tranquillise-toi, il ne partira que dans cinq à six jours ; tu auras le temps de faire connaissance avec lui, et dans six semaines, au plus, nous le reverrons.

Pendant cette réponse du papa, les joues de la belle convalescente s'étaient colorées une seconde fois ; pour Sainville, les yeux baissés, mais ne perdant pas un de ses mouvemens, il regrettait déja de ne l'avoir pas vue un jour plutôt ; il eût rejeté, pour ne pas se séparer d'elle, la proposition qu'il avait trop formellement acceptée, pour pouvoir reculer ; il eût manqué, par cette faiblesse, toutes les occasions qui ont confirmé M. Ehrlich dans la haute opinion qu'il avait prise de lui, et eût laissé échapper la fortune et le bonheur, en ne considérant que le but et négligeant les travaux qui devaient l'obtenir.

Ainsi, un jour, un instant, une circonstance de plus ou de moins, influe sur notre destinée, et nous fait entrer dans la bonne ou la mauvaise voie ; ayons, après cela, l'orgueil de nous applaudir de nos succès.

Il se rendit à bord, où après une visite exacte, il donna ses ordres pour le chargement, auquel il veillait lui-même.

Pendant qu'il se livrait à ce soin essentiel, pour la marche du bâtiment, l'activité de son armateur s'occupait de lui procurer ses lettres de capitaine; à l'appui des titres de son grade dans la marine française, il avait fait venir un procès-verbal de sa conduite sur le navire qu'il avait contribué à sauver, ce que, le capitaine s'était, en galant homme, prêté à signer. Son crédit auprès des magistrats de Lubeck fit le reste, et le capitaine Sainville fut admis à arborer le pavillon de la Basse-Saxe.

En rentrant à la maison, il trouva le brave Williams Burck, qui arrivait d'Hambourg parfaitement rétabli; ce marin, qui connaissait parfaitement la Baltique, plut d'ailleurs à messieurs

Ehrlich, et il fut arrêté qu'il serait embarqué en qualité de pilote. Pendant les cinq jours qui lui restaient à passer à Lubeck, il vit tous les soirs mademoiselle Eugénie; elle se rétablissait parfaitement, et il n'y avait plus rien à craindre des suites, souvent dangereuses, d'une fièvre maligne.

Il n'aperçut pas d'abord combien son esprit était cultivé; naturellement timide, elle parlait peu, et ne voulait pas se hasarder à parler français devant lui, quoique son père l'y invitât et lui en donnât l'exemple.

« Quand j'aurai lu les meilleurs auteurs français, et qu'il me seront familiers, alors, dit-elle, je parlerai à M. Sainville dans sa langue.

— En ce cas, demande-lui, dit son père, ceux que tu dois préférer.

— Ce serait, répondit-il, Boileau et Racine, qui tous deux ont fixé la

langue ; mais je m'en tiendrais, quant aux poëtes, à Boileau, parce qu'avant de lire Racine, je souhaiterais qu'une jeune personne eût lu Corneille; son style est plus nerveux, moins agréable, il a des tournures qui ont vielli ; mais l'élévation de son génie, les sentimens qu'il prête à ses héros, font de ses tragédies le meilleur traité d'éducation morale.

—Sais-tu bien, reprit le père, qu'on te croirait du siècle précédent, et que ce conseil ne tient pas de la galanterie française, qui présente toujours l'agrément et jamais le précepte.

— Je vous assure, mon respectable ami, que je n'ai point eu l'intention d'en donner, mais de mettre sous les yeux de mademoiselle Eugénie, des images dont elle trouvera le modèle dans son cœur; elles sont quelques fois au-dessus des forces humaines ; mais c'est parce que la nature nous

force à descendre, que je crois qu'il faut rechercher tout ce qui élève l'ame.

— Oui, oui, raccommode avec adresse ce que tu as avancé, tu n'en seras pas moins à mes yeux un moraliste austère.

— Pour moi, je sais bien bon gré à M. Sainville de sa sincérité, et je le remercie de m'avoir traitée comme il voudrait qu'on traitât sa fille.

C'était dans de semblables entretiens qu'ils passaient une partie de leurs soirées; la musique remplissait le surplus ; quant aux deux jeunes amis, leur sœur était encore trop faible pour pouvoir les accompagner.

Le capitaine ne se permettait, pour plaire à Eugénie, ce que l'homme et la raison pouvaient autoriser. Sa fortune ne lui laissait pas la moindre espérance de pouvoir prétendre à une aussi riche héritière ; cependant l'amour qui s'irrite contre les obstacles,

lui faisait, malgré lui, prendre les soins et les manières propres à intéresser cette charmante personne ; il ne pouvait juger de l'effet qu'ils faisaient sur son cœur ; mais lorsqu'il consultait ses yeux, il croyait y voir l'espèce d'intérêt qui permet l'espérance.

Il avait besoin qu'elle vînt luire à son cœur, pour partir avec moins de regret ; ce moment était arrivé, on était au sixième jour depuis qu'il s'était chargé de ce petit armement ; il reçut les vœux et les embrassemens de l'intéressante famille, et chargé des dernières instructions de M. Ehrlich, il partit à neuf heures du matin pour se rendre à son bord, et, un peu avant midi, il mit à la voile par le temps le plus favorable.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Voyage à Riga ; retour à Lubeck, très-courte histoire de M. Ehrlich père.

Les vents secondant les desirs du capitaine, il fit porter toutes ses voiles, et nous entrâmes à Riga après huit jours de la plus heureuse navigation ; il déchargea sa cargaison, qui fut remplacée par des pelleteries qui n'attendaient que son arrivée, et complétée par des caisses de rhubarbe et autres drogues précieuses.

Après quinze jours de soins continus, il se vit en état de retourner ; il fut un peu contrarié par les vents, et mit cinq jours de plus à revenir ; mais avant la fin de novembre, il rentra heureusement à Lubeck.

L'opération qu'il venait de faire, doublait par sa nature et sa célérité les capitaux qui y avaient été employés; son associé le reçut avec les mêmes témoignagnes d'affection, et lui dit que son coup d'essai était un coup de maître, et qu'il ne laisserait pas oisives de si belles dispositions.

Mademoiselle Ehrlich parut au dîner; elle était parfaitement rétablie. Si, lorsqu'il la vit pâle et convalescente, il avait pu résister au charme que produit cette situation sur un cœur sensible, il eût certainement rendu les armes à tout ce qu'en ce moment elle lui offrait de séduisant; sa figure avait repris sa fraîcheur et l'éclat de sa jeunesse; c'était une beauté nouvelle sous les mêmes traits : il n'y avait que sa taille qui, quoiqu'élégante, était disproportionnée avec l'âge qu'elle annonçait; comme elle était venue à lui avec la touchante familiarité qu'aut-

risait la qualité de père et de frère, il se permit de l'embrasser et de lui dire qu'elle lui paraissait encore grandie; « c'est, lui dit-elle, que je me tiens plus droite depuis que mes forces sont revenues, mais je ne grandirai plus. »

—Je parierais, reprit le papa, que tu produis sur Sainville l'effet que ta mère a produit aussi sur moi; je la trouvais trop mince, et je craignais qu'une constitution délicate n'en fût la cause; mais vers sa dix-huitième année, elle prit un développement si rapide qu'étant revenu auprès d'elle après une absence de six mois, je la trouvai méconnaissable, et j'eus besoin de retrouver dans son cœur les sentimens qu'elle avait bien voulu m'accorder, pour être certain que ce n'était pas une de ses sœurs.

— Je vous assure, mon cher papa, lui répondit Sainville, en rougissant de la très-grande vérité de sa remarque,

que je n'ai encore rien vu dans mademoiselle Eugénie qui ne méritât des louanges ; mais je vous avoue que j'ai pensé quelquefois qu'une crue si hâtive pouvait être la cause de son extrême délicatesse.

— Non ; c'est, mon ami, une qualité particulière à la famille de ma femme ; cette chère épouse, lorsque j'ai eu le malheur de la perdre, était devenue ce qu'on appelle en France une femme puissante ; ainsi, tu vois que la marche de la nature n'est pas la même dans tous les individus.

Le capitaine craignait que le souvenir de madame Ehrlich ne répandit la tristesse sur les premiers instans de leur réunion ; mais ce bon ami aimait à s'en entretenir, et il ne put en douter, lorsqu'il entendit l'aimable Eugénie lui demander s'il avait vu en grand le portrait de sa maman.

— Non ma fille, reprit M. Ehrlich,

tu sais qu'il est dans un cabinet où l'on ne peut entrer sans moi ; mais avant d'y conduire notre ami, il est bon qu'il sache que nous sommes en partie ses compatriotes, et que ta mère était fille d'un Français ; cela le confirmera dans l'opinion qu'il a dû prendre de notre penchant pour sa nation ; il commença ainsi, en s'adressant à Sainville :

» Le jeune de Comminges, chevalier de Malthe, cadet d'une maison très-ancienne de ton pays, que le goût des voyages avait conduit dans différentes cours, arriva en Pologne avant la guerre de 1755. Sa patrie était alors en paix, il eut le bonheur de plaire à mademoiselle de Lotzen, et le bon esprit de mettre tous ses soins à réussir auprès d'elle.

» Cette demoiselle, fille unique du comte de Lotzen, avait une fortune considérable et l'assurance de n'être

pas gênée dans son choix; son père et sa mère, réunis d'opinion à cet égard, cédèrent au desir de leur fille en faveur de Comminges, sous la condition qu'il renoncerait à son nom, à sa patrie, et qu'il prendrait le titre et les armes de la maison de Lotzen.

» A quoi n'eût-il pas rénoncé pour la possession d'une femme charmante, qui lui assurait une fortune et un état distingué; cette union fut donc conclue un an après son arrivée en Pologne.

» L'héritage dont il avait l'expectative se trouvant dans les voisinages de la Prusse, il s'attacha au service de Frédéric II, et justifia, par sa bonne conduite et ses talens militaires, les faveurs qu'il avait reçues de l'amour et de la fortune; il était général-major lorsqu'il mourut, âgé seulement de trente-cinq ans, et laissant à sa veuve six filles à pourvoir, et pas un seul fils.

» Les dépenses qu'il avait faites au

service, et les démembremens indispensables, pour procurer, ou faciliter l'établissement de tant de jeunes demoiselles, firent éprouver à leur mère, qu'il n'y a pas de fortune inépuisable.

» Il lui restait encore trois filles à marier, lorsque j'eus le bonheur de connaître cette intéressante veuve, et de lui rendre quelques services ; j'étais déjà riche et indépendant ; je conçus, quoique sans espérance, de l'amour pour la plus jeune de ses filles, qui se nommait Séraphine ; j'eus le bonheur de la rendre sensible à ma tendresse : à l'âge qu'elle avait alors, on ne connaît pas la distance des rangs ; il n'en fut pas de même de sa mère et ses parens ; mais j'avais aussi ma noblesse : trois cents ans d'intégrité, dans le commerce et la magistrature, distinguait ma famille. Je levai, par ma fortune, toutes difficultés à l'établissement des deux autres sœurs, et me fis un parti de

leurs époux et de leurs amis. Enfin, madame de Lotzen accorda sa fille à mes vœux, et je me mis en possession de ma chère Séraphine. J'ai vécu avec elle, dans la plus charmante union ; mais, mon cher Sainville, il n'y a point de félicité durable : il y a déjà huit ans, que les suites d'une peur, venue dans un moment dangereux pour les femmes, ont terminé la carrière de cette adorable épouse. Personne ne pouvant la remplacer dans mon cœur, j'ai reversé sur ses deux enfans, toute ma tendresse ; je leur ai consacré ma vie et mes travaux, et je n'épargnerai rien pour les voir heureux tous deux : n'eussent-ils que le bonheur dont j'ai joui si peu de temps, je les regarderai encore comme favorisés par le sort, parce qu'on ne saurait trop acheter un bien, dont le souvenir console lors même qu'on l'a perdu.

» C'est à quoi, mon cher capitaine, se réduit l'histoire de mes amours ; et quoiqu'elle soit dénuée d'événemens romanesques, je n'en n'ai pas moins éprouvé tout ce que cette passion a de doux et de cruel.»

Ce court récit avait conduit jusqu'au dessert, le capitaine crut devoir l'égayer; il demanda à la belle Eugénie, si elle ne lui procurerait pas le plaisir de l'entendre chanter.

— Oui, en français, dirent à la fois son père et son frère.

— Non, je vous jure; je ne chanterai pas en français devant M. de Sainville, avant qu'il m'eût entendue parler, et qu'il ait jugé par mes traductions de Boileau, si j'ai bien saisi l'esprit de cette langue.

— Je serai plus hardi que vous, mademoiselle; je vais chanter en alle-

mand, une chanson que j'ai appris à bord, en allant à Riga.

C'était une véritable folie dans le genre bachique, sa manière les fit encore plus rire que le fond de cette chanson; après cet échantillon de sa complaisance, ou plutôt de sa hardiesse, ils repassèrent au salon.

Mademoiselle Ehrlich, persistant dans son refus de chanter, lui montra ses traductions de quelques passages de l'art poëtique, auquel elle s'était attachée de préférence; il fut surpris de l'exactitude avec laquelle elle avait rendu les idées de l'Horace français: et lui dit sans déguisement, qu'il y avait plus que de la modestie, à ne pas vouloir parler une langue qu'on entendait si bien.

— Je conviens, lui répondit-elle, en français, que je crois l'entendre; mais cela ne me préserve pas des vices

de prononciation, ou plutôt de l'accent.

— Ce n'est, pourtant, qu'en parlant souvent une langue, qu'on peut parvenir à se corriger de ses légers défauts ; et c'est surtout en chantant, qu'on les évite facilement, parce que les syllabes se trouvent mesurées et soutenues par les notes.

— Ne pensez pas rire, j'ai fait cette remarque, et je la crois juste ; quoique de votre part, elle n'ait peut-être rien de réel que l'envie de me faire chanter.

— Je vous proteste que je la crois juste pour toutes les langues, et que je suis persuadé que je chanterai passablement dans la vôtre en m'accompagnant.

— Vous vous en êtes déjà très-bien acquitté sans accompagnement, et rien ne nous empêche de vérifier la vérité de notre opinion ?

— Avec plaisir, si vous voulez avoir la complaisance de commencer.

— Il le faut bien, puisque vous êtes tous conjurés contre moi.

Elle se plaça à son forté, et chanta une romance de la Galatée du chevalier de Florian, avec un goût et une précision, qui ne permirent plus de douter que la timidité seule avait pu l'empêcher de céder aux instances de ses amis.

Sainville lui donna les justes éloges qu'elle méritait, et répondit à sa complaisance, en chantant, à son tour, une romance d'Estelle et Némorin, du même auteur, qui exprimait une partie des sentimens, dont il n'aurait osé lui faire l'aveu.

Dans un grand nombre de soirées, qui ressemblèrent à celle-ci, quelques-unes furent marquées par des circonstances particulières, et amenèrent des événemens, dont je rendrai compte

après être revenu à Ledoux : la négociation délicate dont il s'est chargé, l'intérêt qu'inspire sa charmante conquête, ont dû nécessairement laisser une curiosité que je m'empresse de satisfaire.

CHAPITRE VII.

Entrevue de Ledoux avec M. de Merci; rupture de celui-ci avec sa maîtresse ; projets de réunion des deux époux.

MALGRÉ la journée laborieuse que Ledoux avait passé avec la belle Merci, il se leva de bonne heure, et son premier soin fut de se rendre à la demeure de son mari, qu'elle lui avait indiquée.

C'était un hôtel garni, rue de Richelieu, près le boulevard; ses gens lui dirent que le général était sorti et qu'on ne savait pas quand il rentrerait.

— Mais, le soir ou le matin, à quelqu'heure que ce soit, on doit pouvoir le trouver; l'objet qui me conduit

ici l'intéresse vivement, et il faudrait qu'il en fût instruit aujourd'hui.

— Je ne peux vous indiquer ni le matin, ni le soir, répondit le plus âgé, quelquefois le général passe deux ou trois jours à la campagne, sans avoir prévenu ; nous n'avons d'autre ordre que de l'attendre ; si vous voulez écrire, citoyen, il trouvera votre lettre en rentrant.

Il prit ce parti, qui le contrariait beaucoup, et écrivait, lorsqu'une altercation, entre le domestique et un petit indiscret de jokei, me fit prêter l'oreille.

Celui-ci disait à l'autre: «puisque cette une affaire pressante, pourquoi n'avoir pas indiqué, à ce citoyen, de revenir à deux heures, j'aurais été chez mademoiselle, où il est sûrement ; ou bien je l'aurais rejoint à midi, chez Desbarrières au Palais-Égalité.

— Taisez-vous, je sais ce que j'ai

à faire et je n'ai pas besoin des avis d'un marmouzet comme vous.

Ledoux s'était bien douté que le général avait passé la nuit chez sa maîtresse; mais il ne s'attendait pas à découvrir le moyen de le surprendre au jeu : c'était acquérir une conviction, qui le forçait à accéder, sans difficulté, à la séparation de biens. Il se régla d'après cette découverte : sans laisser apercevoir aux domestiques, qu'il eût rien entendu; il leur remit, sa lettre, qui demandait un rendez-vous, et indiquait son adresse.

Ayant à cœur de ne paraître devant madame de Merci, qu'après avoir entamé des préliminaires de négociation, il donna le reste de la matinée à ses affaires, jusqu'à midi et demi; ensuite il prit le parti, quelque répugnance qu'il eût à se montrer dans une maison de jeu, à se rendre chez Desbar-

rières, qui était si connu qu'on était dispensé de demander son adresse.

Comme on est libre dans ses sortes de maisons, d'être acteur, ou simplement spectateur, il se tint à ce dernier rôle. A peine eût-il jeté les yeux sur les personnes qui entouraient la table, qu'il remarqua un homme de belle figure, se tenant debout, ayant le maintien et les manières distinguées, jouant au moins cinquante louis à la fois, et qui ressemblait parfaitement au portrait que madame de Merci lui avait fait de son mari; cependant, comme il n'était point en uniforme, que rien n'annonçait qu'il fût militaire, parce qu'on est dans l'usage de laisser les chapeaux en entrant à un gardien préposé à cet effet. Il restait dans une incertitude dont il désespérait de pouvoir être tiré; en attendant, il s'approcha de cet homme, dont les manières l'avait frappé, et

que, par une bizarrerie dont le cœur humain est seul capable, il voyait, avec peine, réunir autant de qualités aimables.

Quelque bonne opinion qu'il eût de lui-même, il sentait que s'il eût été femme, il n'aurait pas plus quitté ce cavalier pour M. Ledoux, qu'il n'eût quitté M. Ledoux pour lui; et cette qualité dans laquelle il se plaçait, peut-être à tort, loin de satisfaire son amour-propre, alarmait son cœur; il sentait qu'il devait bientôt reprendre ses droits sur son adorable épouse, et était forcé de convenir avec lui-même, qu'il était amoureux, puisqu'il était jaloux, et jaloux d'un mari.

Cependant, fidèle à ses principes, il ne s'écarta pas du projet de réunir ces deux époux : soit que ce fût à l'homme qu'il trouvait très-aimable, ou à un plus aimable encore, il était recueilli en lui-même, et affecté par

des réflexions pénibles, lorsqu'il survint un général, qui aborda mon voisin, en lui disant : où diable t'es-tu fourré, mon cher Merci ? voilà trois jours que je ne t'ai rencontré.

— J'arrive, mon cher camarade, de la campagne, et nous ne pouvions manquer de nous rencontrer aujourd'hui, car sûrement tu dînes chez le ministre, où je suis invité ?

— Oui, mon ami, en attendant, je viens tenter la fortune. Comment va la tienne ?

— Très-bien, je gagne, comme tu vois, près de cinq cents louis.

Comme on était dans un moment de repos, qu'un joueur qui gagne, ne peut manquer d'être de bonne humeur, et que les circonstances venaient de servir Ledoux de manière à ne compromettre personne, pas même les domestiques, il aborda celui auquel il avait à faire, en lui disant, qu'il

rendait grâce au hasard, qui venait de lui faire connaître qu'il était le général de Merci, le jour même où il l'avait été chercher chez lui, pour l'entretenir d'une affaire intéressante, qu'il était venu, bien contre son gré, dans cette maison, pour y rencontrer quelqu'un qui n'était point exact; mais qu'il ne regrettait plus la complaisance qu'il avait eu d'y venir, puisqu'elle lui procurait le bonheur de le voir un jour plutôt.

— Ce que vous avez à me dire, monsieur, est donc bien pressant?

— Oui, monsieur, vous ne sauriez le savoir trop tôt.

— En ce cas, je suis à vos ordres.

Il ramassa son or; et ils passèrent dans une salle voisine, où, après s'être fait connaître, Ledoux lui dit qu'il était chargé de pouvoirs pour former, au nom de madame son épouse, une demande en divorce, mais qu'il

s'était prononcé contre cette démarche, qui lui avait toujours répugnée; qu'il était parvenu à la faire convertir en une simple demande en séparation de biens, contre laquelle il ne lui voyait aucun moyen d'opposition; et que, quand la loi ne serait pas, à cet égard, en faveur de son épouse, la publicité qu'il avait donné à son goût pour le jeu, dont il venait lui-même d'être témoin, lui fournissait des motifs victorieux; qu'au surplus, il prendrait toutes les voies possibles de conciliation; que c'était dans cette vue qu'il n'avait rien voulu commencer, sans avoir eu l'honneur de le voir et de l'en prévenir; et qu'il se conduirait de même avec madame, qu'on lui avait annoncée devoir se mettre en route pour Paris, où, sans doute, elle allait arriver incessamment.

Le général l'avait écouté, la main appuyée sur le front, attitude qui lui

avait dérobé une partie des mouvemens de sa physionomie ; « je vous remercie, monsieur, lui dit-il, de votre procédé à mon égard, et je dois me trouver heureux qu'on se soit adressé à un aussi galant homme, pour une affaire de ce genre ; je ne veux ni ne peux m'opposer à la séparation de biens ; je serais le premier à y engager madame de Merci ; je vais même lui donner, entre vos mains, et avant qu'elle soit prononcée, une preuve de mon désintéressement ; mais je ne consentirai jamais au divorce ; je vois qu'on m'a nui auprès d'elle ; mais quelques torts que j'aye, et je conviens que j'en ai, je ne consentirai jamais à la perdre ; je la disputerai à mes rivaux et à elle-même, et par tous les moyens possibles. Mais partons tout de suite, ma voiture m'attend, nous allons commencer par passer chez moi. »

Ledoux l'y suivit, il prit dans son

secrétaire une quantité considérable de rouleaux, et lui donna la lettre, écrite le matin, qui n'avait plus rien de nouveau pour lui, et ils remontèrent en voiture pour se rendre chez M. le défenseur, qui demeurait alors sur le quai Voltaire.

Ces deux courses s'étaient faites dans le plus grand silence; aussitôt qu'ils furent dans son cabinet, M. de Merci lui dit: « vous ne serez pas fâché, monsieur, qu'ayant à vous remettre un dépôt, que je ne voulais pas différer, j'aye desiré, en vous reconduisant chez vous, m'assurer à qui j'avais à faire?

— Non, certainement, monsieur, vous eussiez été blâmable d'agir autrement.

— Voici cent trente ou cent trente-cinq mille livres en rouleaux de louis; nous allons les compter.

Il s'en trouva pour cent trente-cinq mille livres.

— Veuillez, continua-t-il, m'en donner une simple reconnaissance de dépôt, au nom de madame de Merci ; elle pourra juger par là, combien peu je tiens aux affaires d'intérêt : je n'ai, d'ailleurs, pas eu le bonheur de lui apporter de fortune, je veux saisir cette première occasion de lui offrir quelques fonds, ce sera autant de dérobé au jeu, qui m'a, comme vous le voyez, beaucoup favorisé ; car il me reste encore environ cinquante mille livres, et si jamais ma femme était obligée de venir à mon secours, elle ne le prendra pas sur ce qui lui appartient.

— Ce ne peut être, monsieur, que dans l'intention de mettre sa fortune à l'abri, pour vous la conserver, que madame votre épouse demande une séparation de biens ; quant au divorce, je ne crois pas que ce soit une résolution prise, et j'espère être bientôt à portée de vous tranquilliser.

— Je

— Je vais renoncer au jeu, rien ne me sera si facile ; mais comme l'homme qui a joué n'inspire pas plus de confiance que celui qui gagnerait toujours ; qu'on craint, avec raison, les retours et les revers, je consentirai avec plaisir à la séparation de biens ; ainsi, monsieur, je vous prie de ne pas perdre un instant pour en former la demande. Je vais aussi rompre la liaison dont est sûrement instruite madame de Merci, et qu'elle me reprochera avec raison ; j'y trouverai bien quelques difficultés, car chez les femmes de ce genre, l'intérêt leur fait jouer avec adresse le rôle de l'amour.

— J'espère, général, que vous n'êtes pas amoureux ?

— Non, mais l'absence de ma femme, le désœuvrement et l'occasion, m'ont entraîné vers cette jeune personne, qui est réellement jolie, quoiqu'elle ne puisse, sous aucun rapport, être com-

parée à madame de Merci ; mais il me vient une idée ; outre que je serais bien aise que vous pussiez juger que ma faute mérite quelqu'indulgence, vous pourriez me rendre service.

— Avec plaisir, monsieur, si cela peut s'accorder avec ce que je dois à votre confiance et à celle de madame de Merci.

— Sûrement, cela ne sortira pas de votre rôle de conciliateur, pour réunir deux époux.

— Tant de précautions, pardonnez-le moi, général, avec une danseuse, ferait croire que vous y tenez beaucoup.

— Non, je vous le jure ; mais je ne peux voir pleurer une femme, lors même que je suis persuadé que ses pleurs ne sont qu'artificieux. Je voudrais donc que vous vinssiez souper ce soir, avec moi, chez cette demoiselle ; vous êtes un très-aimable cava-

lier, elle ne manquera pas de s'en apercevoir, et si vous voulez faire briller un millier de louis, que je sacrifierai volontiers pour en être débarrassé sans réclamation, je vous aurai une éternelle obligation de m'avoir tiré de ce pas.

— Ce serait, général, acheter bien cher une rupture, tendre un piége, et payer avec votre argent; je n'en aurais pas moins, dans le monde, le vernis de m'être lié avec une fille de l'Opéra, ce qui ne convient point à ma profession; je vous supplie de vouloir bien m'en dispenser.

— Vous avez, M. Ledoux, une délicatesse bien extraordinaire, dans un temps où l'on se permet tout.

— Si cela était généralement vrai, il n'y aurait pas un seul homme, auquel un autre pût se confier, aucune profession qui méritât d'être exceptée.

— Je dois donc vous paraître bien coupable ?

— Non, général ; j'ai tout autant qu'un autre, besoin d'indulgence, et je suis d'un âge à en avoir pour les faiblesses du cœur ; mais vous conviendrez qu'il y a des convenances, et que ce qui est vu avec indulgence dans un militaire, perdrait un homme de ma profession.

— Soit ; vous ne ferez aucune proposition, mais il ne vous en coûtera rien d'être très-agréable, cela ne vous compromettra pas, vous ne pourrez manquer de plaire, vous me fournirez l'occasion d'une querelle, dont je profiterai, et je lui enverrai de quoi se consoler.

— Vous voulez me gagner, général, car vous me flattez ; mais, pour vous convaincre du desir que j'ai de vous servir, dans tout ce que je peux me permettre, j'aurai l'honneur de souper

avec vous ce soir, pourvu que soit la dernière fois dans cette maison.

— Cela est convenu; je vous enverrai mon carrosse à onze heures et demie.

— Je vous suis obligé; je pourrais ne pas être chez moi, veuillez me donner l'adresse.

Il la lui donna, et ils se séparèrent; il était deux heures. L'amoureux Ledoux avait hâte de le voir partir, et la plus vive impatience d'aller chez madame de Merci; le cœur lui battait, il éprouvait toute l'impatience de l'amour; il se rendit à son hôtel, où sa femme de chambre lui dit qu'elle dormait encore, mais qu'elle allait l'éveiller; qu'un sommeil si long l'inquiétait.

— Gardez-vous en bien, c'est l'effet de la fatigue de la route, il ne faut pas interrompre un sommeil aussi salutaire. Je vais attendre, je n'ai au-

cune autre affaire en ce moment, que celle de votre maîtresse.

Il se mit auprès du feu, dans une pièce voisine de la chambre à coucher, bien déterminé à laisser cette jeune dame dans un repos dont il savait qu'elle devait avoir besoin.

Il avait à peine attendu une demi-heure, lorsqu'elle sonna; on lui dit qu'il était là, depuis environ trois quarts d'heure : « qu'on le prie d'entrer, répondit-elle, il voudra bien permettre que je le reçoive avant de me lever. »

La femme de chambre lui ayant répété l'ordre qu'elle venait de recevoir, il se présenta.

» Vous voudrez bien m'excuser, monsieur Ledoux, de vous recevoir comme cela ; mais j'ai dormi comme une marmotte, et ne suis pas encore bien éveillée; je dois être bien changée ?

— Non, madame, vous paraissez,

au contraire, plus reposée qu'hier ; elle était en effet aussi fraîche et aussi vermeille que la rose ; mais il ne voulait pas paraître galant devant sa duègne.

— Vous dînerez avec moi, monsieur. Vous, ma bonne Morin, allez demander notre dîner pour quatre heures, et dans une demi-heure, je sonnerai pour me lever.

Sitôt que cet importun témoin fut sorti, il vola près d'elle ; combien elle était belle ! combien il était tendre ! Ils ne pouvaient s'exposer inconsidérément ; mais quelle active admiration il se permit ! que de nouveaux charmes il aperçut ! que de motifs de s'applaudir de s'en être emparé en véritable corsaire !

Il fallut pourtant devenir sage, ou plutôt en avoir l'air ; il lui raconta avec la plus grande exactitude ce qui s'était passé entre son mari et lui.

— Je vous remercie, lui dit-elle, mais que veut-il que je fasse de son argent. Je ne veux pas le recevoir.

— Vous auriez tort, madame, il vous en indique lui-même l'usage; et ce serait lui fermer un moyen de se ménager des ressources, que de vous y refuser.

— A la bonne heure; mais il n'en est pas de même de la nécessité de nous réunir, jamais je ne consentirai à cet odieux partage, voyez à me donner vos conseils; car je suis capable de tout, plutôt que de surmonter ma répugnance.

— Calmez-vous, je vous en conjure; je vous en donnerai qui nous serviront à gagner du temps; et qui nous laisseront maîtres de choisir entre plusieurs partis, celui qui vous conviendra le mieux.

— J'y compte et je vais sonner, car il est près de quatre heures.

Il retourna au salon aussitôt que la femme-de-chambre fut entrée, et se trouva pendant quelque temps livré à ses réflexions : réellement embarqué dans une affaire délicate, c'était un labyrinthe où il n'apercevait pas d'issue; ce qu'il voyait de plus clair, c'est qu'il aimait; que cette passion, née au sein de la jouissance, qui aurait dû l'éteindre, acquérait à chaque instant une nouvelle force; que celle qui la lui inspirait, avait une dignité et une délicatesse qui avait anobli sa défaite, et qu'il était capable de tout entreprendre, plutôt que de lui causer un seul instant de chagrin. Cette situation, qui, peut être comparée à ce que les marins appèlent un gros temps, lui rappelait le souvenir de son cher Sainville, les dangers que peut-être il courait, et par un retour sur lui-même, l'orage dont il se voyait menacé.

Son enchanteresse vint le rejoindre,

et en même temps, on les avertit que le dîner était servi : il crut devoir mettre tous ses soins à l'égayer le plus possible par les nouvelles du jour, et les anecdotes les plus récentes; cette manière lui réussit, et il vit disparaître les nuages.

Restés seuls au dessert, elle reprit, sans détour, l'entretien sur le sujet qui l'inquiétait le plus, sa réunion avec son mari.

— Je crois, indispensable, lui dit Ledoux, de ne pas lui cacher plus longtemps que vous êtes ici : je le lui dirai ce soir, en sortant de table, et j'ajouterai que je ne lui en ai fait un mystère que d'après vos ordres et pour me donner le temps de connaître ses dispositions : je me ferai un mérite, auprès de lui, d'avoir tempéré le premier mouvement de votre juste ressentiment; je lui ferai sentir que c'est à lui à faire le reste; et d'après cela vous

vous tiendrez préparée à le recevoir, car il est probable qu'il me demandera à vous être présenté dès demain.

— Si c'est là le conseil que vous m'avez promis, vous ne comptez sûrement pas que je vous en remercie; je n'y vois qu'un homme empressé de me remettre dans les bras de celui que je voulais fuir, et qui ne me donne aucun moyen pour me soustraire à ses empressemens.

— Pardonnez moi, ma chère amie; les moyens naissent de sa situation, à votre égard; vous pouvez lui déclarer, dès le premier moment, et avant moi, que, si vous renoncez à un éclat, que vous vous en réservez le droit, et que vous en userez, s'il ne se regarde pas comme séparé réellement; que vous n'entendez pas lui rendre des droits qu'il a perdus, ni avoir des complaisances qui, après ses relations à l'Opéra, pourraient vous compromettre;

vous entrevoyez, mon amie, tout ce que vous pouvez ajouter et quelles ressources cela vous ménage.

— A la bonne heure; mais si je me trouve dans la situation que je crains déjà avec raison?

— Alors l'ouverture de la campagne éloignant M. de Merci, pour long-temps vous reparaîtrez à Bordeaux, tant que rien ne pourra s'apercevoir; je vous fournirai un prétexte de revenir à Paris, vous y serez, soi-disant malade, on vous ordonnera les eaux, vous vous cacherez à tous les yeux, et nous pourrons soustraire, même à la connaissance de madame votre mère, un événement qui remettra en mes mains et à mes soins, un dépôt qui me sera bien cher et à qui j'assurerai et sans partage, ma fortune ainsi que ma tendresse.

La joie, brillait dans les regards de sa belle maîtresse, sa figure expres-

sive, avait repris tout son éclat pendant cette réponse; comme il la terminait, ses gens entrèrent pour ôter le couvert qui avait été mis dans la chambre à coucher; lorsqu'ils eurent fini, elle leur ordonna de ne venir que quand elle sonnerait, et de dire au coher de ne pas s'éloigner.

—Mais, reprit-elle, si quelque chose, mon ami, contrariait ces mesures et qu'elles devinssent impraticables.

— Dans cette position, mon adorable amie, il me restera la ressource de pouvoir réaliser plus de deux cent soixante mille livres en moins de huit jours, et avec cela nous irons loin des obstacles et des envieux, dans la nouvelle Angleterre, vivre l'un pour l'autre.

— Ah! cher ami, c'est toi qui m'a prise, tu n'es pas celui que j'avais choisi, tu aurais pu me mésestimer, et c'est toi qui parle à mon cœur le lan-

gage qui lui convient ; va, je te jure que personne ne le partagera avec toi ; je puis aussi réaliser, du bien de mon père, dont je jouis, une somme aussi forte au moins que la tienne ; ainsi, à présent, je suis tranquille sur l'avenir : en finissant elle se jeta dans ses bras, et ils retrouvèrent le bonheur et l'ivresse qu'ils avaient éprouvés la veille.

Après ce premier moment, donné au plaisir, elle lui dit ; « je ne veux pas, mon ami, me conduire comme hier, j'étais fatiguée, et je veux être heureuse plus d'un jour, sortons.

— Mais il est tard, où irons nous ?

— Sortons toujours, ne fût-ce que pour prendre l'air.

— Nous pourrons encore voir quelque chose au Vaudeville, c'est un joli petit spectacle.

— Je serai charmé de le voir ; elle sonna et demanda sa voiture ; ensuite elle lui dit : c'est cependant un bon

procédé dans M. de Merci, de mettre entre mes mains, au moment d'une séparation, une somme aussi considérable, comme si elle m'appartenait; mais je ne lui sais pas le même gré de vouloir vous attirer chez sa maîtresse, c'est bien assez qu'elle m'ait enlevé mon mari.

— J'étais à l'abri de semblables traits avant d'avoir eu le bonheur de vous connaître, jugez à présent, ma belle amie, s'ils peuvent être à craindre ?

— Pourquoi donc n'en ai-je pas préservé M. de Merci ?

— C'est que tous les hommes n'éprouvent pas l'amour au même degré, et que plusieurs se dispensent d'être justes, et regardent l'acquisition d'une maîtresse, surtout attachée au théâtre, comme un bijou qu'il faut se donner par air ou par vanité.

— Si ce sont là vos priviléges, ils sont odieux; et si ce sont des excuses,

elles sont pitoyables ; n'en parlons plus, mon ami, car cela m'irrite et me ferait revenir à mon premier plan.

Ils partirent pour le Vaudeville, où on allait commencer la *Matrone d'Ephèse ;* cette pièce, qui est très-jolie, n'était pas du tout propre à raccommoder les affaires d'un mari, encore moins d'un infidèle ; aussi la belle rancuneuse y prit-elle plaisir.

Il la reconduisit chez elle, d'où elle ne le laissa partir que vers onze heures et demie, et après avoir tenté, plusieurs fois, de lui faire retarder de quelques jours, la connaissance de son arrivée à Paris, parce qu'ils allaient se trouver très-gênés pour se voir.

Il lui prouva facilement que sa situation lui permettait de fréquentes visites chez lui, où ils seraient absolument libres et où, en renvoyant sa voiture, elle ne pourrait être rencontrée, même par son mari, s'il venait per-

dant qu'elle y serait; que sa maison avait une issue qu'il lui ferait connaître; qu'il avait en outre à sa disposition, la maison d'un ami absent; qu'enfin en voyant ici ses parens et ses connaissances, elle ne manquerait ni d'occasion de sortir, ni de moyens de le rejoindre, soit dans la maison de son ami, soit à l'Opéra dans la petite loge; les mesures prises ainsi, elle le laissa maître de l'annoncer à son mari; et après un tendre et très-modeste adieu, il prit le chemin de la rue du Mont-Blanc, autrefois Chaussée-d'Antin, où il trouva que le général l'avait devancé, ainsi qu'il le lui avait promis.

Il se présente à sa maîtresse, qui lui dit obligeamment qu'elle aurait desiré le voir arriver plutôt.

—J'étais avec des dames qu'il ne m'a pas été possible de quitter.

— Et que vous avez quittées à regret.

— Il est impossible, mademoiselle, d'en avoir aucun en vous voyant.

Ce début détermina le ton de cette première et unique entrevue : il y avait deux autres nymphes et trois officiers-généraux ; on ne tarda pas à se mettre à table ; le souper fut gai et les propos graveleux ; ces messieurs, excepté le général de Merci, n'avaient pas l'esprit délicat ; la maîtresse de la maison, qui avait un tact plus fin et qui lui tenait lieu d'expérience, s'aperçut que ce genre ne plaisait pas à Ledoux ; elle se tint sur la réserve et ne parut occupée que du général et de lui, qu'elle avait placé auprès d'elle.

Pour entrer dans les vues de M. de Merci, autant qu'il pouvait se le permettre, il s'était habillé avec toute la recherche possible, et avait eu soin de se munir d'un beau brillant et d'une boîte très-riche, sur laquelle était le portrait d'une de ses sœurs, qui est une belle personne.

Cette boîte passa de mains en mains, on loua la miniature, on lui demande si c'était son épouse.

— Non, c'est le portrait de quelqu'un qui m'est infiniment cher.

Cette réponse équivoque, qui laissait supposer une rivale à combattre, les bijoux, l'air d'opulence, sont autant de petits moyens qui ne manquent jamais leur effet; aussi s'était-il déjà établi, comme par distraction, une espèce d'intelligence entre la demoiselle et lui; un bras s'appuyait sur sa main, un genou se reposait sur le sien; ce commencement promettant assez, pour espérer davantage, il fit au général un signe qui le mit au fait.

Après le souper, on proposa un tour de *bouillote*; Ledoux n'aimait aucun jeu et détestait celui-là particulièrement; il fallut pourtant accepter de faire une cave de société avec la princesse; dans ces sortes de sociétés le

bailleur de fonds n'a jamais que la moitié du bénéfice, et s'il perd, toute la perte est pour lui.

Tandis qu'on apprêtait la table de jeu, il se trouvait contre la cheminée avec son associée ; elle lui demanda quand on le reverrait, qu'elle souhaitait qu'il eût trouvé sa maison assez agréable pour lui inspirer le desir d'y revenir.

— Je me proposais bien, mademoiselle, de vous demander la permission de vous faire ma cour.

— Ah ! point de cérémonies, traitez-moi en amies, venez me demander à déjeûner, je ne sors jamais avant onze heures ou midi; eh ! bien ; quel jour ? demain, après demain ?

Avant de répondre, il toussa, et dit très-haut : — Impossible de le fixer, mais ce sera certainement un des jours de cette semaine, j'aime mieux vous surprendre.

C'était servir le général au-delà de ce qu'il avait promis, et il vit très-bien qu'il n'avait rien perdu de cet entretien.

Son tour de jouer étant venu, il se cava de cinq louis, qui était la cave prescrite et joua, avec tant de bonheur, qu'en deux tours, il était triplé; il retira sa mise et invita son associée à prendre sa place, en y laissant dix louis.

— Mais nous devons partager, lui observa-t-elle.

— Il sera toujours temps de faire ce partage, mademoiselle; je veux aussi courir la chance avec vous; ainsi faites deux caves de ces dix louis, ou n'en faites qu'une, nous verrons ensuite: elle laissa tout.

Il la regarda jouer pendant quelques tours; les *as* lui venaient, et la voyant presque doublée, il crut pouvoir se retirer convenablement et en silence, en lui abandonnant sa bonne fortune,

dont il n'a point eu de nouvelles depuis.

Il s'approcha du général, et l'invita à le suivre sans affectation; ce qu'il fit.

— Etes-vous content de moi, lui dit-il, général ?

— A merveille, monsieur, vous auriez dû être militaire, vous vous entendez à prendre les places d'emblée, aussi demain enverrai-je une congé en bonne forme.

— Ce sera très-bien fait.

— Mais, à ma place, n'en auriez vous aucun regret ?

— Elle est charmante, pour un bail de quinze jours, et pour un homme indépendant; mais pour l'époux de madame de Merci, il est inconcevable qu'il ait pu se permettre une distraction.

— Vous avez raison, et si vous l'aviez vue, vous me trouveriez bien plus coupable.

— C'est parce que j'ai eu l'honneur de la voir, que vous me trouveriez moins indulgent.

— Elle est donc arrivée depuis ce matin ?

— Elle est ici d'avant hier au soir, monsieur ; mais elle m'avait prescrit de n'en rien dire, et ce n'est que sur la promesse positive que je lui avais faite de me conformer à ses intentions, qu'elle m'a permis de vous voir et de sonder vos dispositions ; d'après le compte que je lui en ai rendu, et l'inconvenance qu'il y aurait eu pour elle, de ne pas vous faire part de son arrivée, elle a consenti que je vous en instruisisse, et je me serais transporté chez vous demain matin, pour cet objet, si nous n'eussions pas eu ici, le rendez-vous que je ne pouvais lui faire connaître.

Le général parut déconcerté de cette nouvelle. — C'est donc bien sérieux ? lui dit-il.

— Je crois, monsieur, que votre présence pourra calmer le premier mouvement, et que le temps fera le reste.

— Croyez-vous qu'elle consente à me revoir ?

— Je l'ignore, mais c'est un risque qu'il faut courir.

— Si je lui écrivais ?

— Ce serait s'exposer à un refus, qu'il sera impossible de faire quand vous vous présenterez vous-même, et vous engager dans une correspondance qui pourrait vous aigrir réciproquement, et éloigner toutes voies de conciliation.

— Je n'oserai jamais m'y présenter, mon cher Ledoux ; j'ai affronté plus d'une fois la mort, mais comment soutenir la vue d'un ennemi qu'on s'est fait, parce qu'on a tous les torts possibles, et qui a droit d'être inflexible ?

— Si vous voulez, général, je prendrai

prendrai sur moi de vous présenter.

— Volontiers, quand ?

— Ce sera quand vous le voudrez, je suis à vos ordres ?

— Demain donc, à deux heures, car pour le soir, je suis invité chez le général en chef, qui veut me charger d'une inspection à Fontainebleau.

— A deux heures, je vous attends chez moi, d'où nous irons chez madame.

— Sont-ce des amis qui l'ont adressé chez vous ?

— C'est le hasard, qui l'a fait descendre dans un hôtel, dont le maître a eu recours à moi quelques fois.

— J'aime mieux cela, que si elle eût pris des confidens; vous voilà le nôtre, mon cher Ledoux, et je ne veux pas prendre d'autre défenseur que celui de ma partie adverse, ainsi, à demain; et ils se quittèrent.

Il était en effet, le confident et le

cher Ledoux de tous les deux ; ce qui n'était pas le moins inquiétant de son affaire : ce chien d'homme l'intéressait, il s'avisait d'avoir des remords, quoiqu'on prétende que sa profession en soit exempte ; il lui paraissait dur, de le voir lui accorder sa confiance, et le prendre pour conciliateur, lorsqu'il avait tout fait pour rendre cette conciliation impossible ; mais aussi était-ce sa faute ? l'avait-il porté à prendre une maîtresse à l'Opéra ? à offenser une femme charmante ? pouvait-il deviner qu'il obtiendrait, qu'il aimerait et qu'il serait aimé de cette femme adorable ? Son image triomphait de ses remords, et il en revenait à craindre que ce mari ne reprit des droits qui eussent détruit sa félicité, et entraîné sa perte.

Ce fut dans cette agitation, qu'il arriva chez lui, sans s'être aperçu du chemin, et sans que le mouvement de la voiture eût pu l'en distraire.

Il était plus de trois heures; il dormit mal, ou plutôt il ne dormit point. Il attendit avec impatience le moment de pouvoir envoyer chez madame de Merci; il lui avait écrit pour l'instruire de la disposition où son mari était de se présenter chez elle à deux heures, et il lui demandait à quelle heure elle pourrait le recevoir dans la matinée: il lui envoya cette lettre à neuf, et elle fit répondre qu'elle allait venir chez lui.

Laissons-le en proie à toutes ses inquiétudes, il les a trop bien méritées, pour n'en pas éprouver quelques-unes.

CHAPITRE VIII.

Chagrin de Ledoux ; consolations ; entrevue du général et de son épouse.

MADAME de Merci ne se fit pas desirer long-temps. Ledoux avait rigoureusement défendu sa porte, et recommandé qu'on préparât du chocolat; il l'attendait dans sa chambre à coucher, où on l'introduisit : à peine était-elle entrée, qu'il se jeta à ses genoux. « Je vous ai servi, lui dit-il, madame, comme mon devoir me le prescrivait, et comme vos intérêts l'exigent; M. de Merci viendra à deux heures, et je le conduirai de suite chez vous; mais après avoir fait ce que je devais, pardonnez-moi si je vous

montre toutes les craintes que m'inspirent un rival aussi dangereux, et qui réunit à beaucoup de mérite, tous les droits qu'il avait acquis sur votre cœur. »

Il éprouvait une véritable terreur, il craignait de perdre cette femme devenue nécessaire à son existence ; en parlant, l'attendrissement l'avait gagné, les mains de cette adorable femme étaient baignées de ses larmes ; elle le releva, l'attira sur son sein, elle était aussi émue que lui : « tu ne peux lire dans mon cœur, cher ami, lui dit-elle ; mais portes-y la main, et tu sentiras qu'il partage tes craintes ; dis-moi, prescris-moi, ce que tu veux que je fasse, et rappèles-toi que je ne revois M. de Merci, que parce que tu l'as voulu ; il me serait plus facile de ne pas le revoir, que d'éprouver la contrainte où me mettra sa présence.

— Voyons-le, mon amie, mettons

jusqu'au bout les convenances de ton côté, et n'oublions la prudence qu'à la dernière extrémité; mais jure d'être à moi pour toujours, laisse-moi m'en assurer.

— Ai-je fait autre chose depuis que je te connais, cher ami?

Son lit, qui heureusement n'était pas encore fait, devint le théâtre où il affermit son empire; il y porta la tendre et docile victime, qui lui prodigua ses caresses avec tout l'abandon de l'amour; celui de Ledoux, avait à la fois le caractère de la fureur et du désespoir, il semblait qu'entouré de rivaux, et pour la soustraire à leurs entreprises, il eût résolu de la faire expirer dans les bras du plaisir : un sentiment si violent, si compliqué, se soutenait depuis une heure, sans la moindre interruption, lorsque cette tendre amie, lui rappela qu'il paraîtrait extraordinaire, à ses domestiques, de

ne pas demander le déjeûner, dont il leur avait parlé, au moment qu'elle entrait dans sa chambre.

Il obéit à regret; à cette nécessité il fit servir le chocolat, et fit apporter du vin de Malvoisie, de Madère et quelques biscuits; après ce déjeûner, ils eurent une conversation où il vit à découvert le cœur de cette femme charmante, et qui le convainquit que les torts que nous reprochons à son sexe, sont presque toujours notre ouvrage : que voulons-nous? qu'exigeons-nous? se disait-il; d'être aimés et préférés à tous; d'être l'unique objet des pensées et des actions; pourquoi les femmes n'auraient-elles pas la même prétention?

Madame de Merci, devait l'avoir plus que toute autre, et elle trouvait en lui tout ce qui pouvait lui persuader qu'elle était parvenue à ce but, sans cesse poursuivi, si rarement atteint.

Cependant des regrets, des délicatesses, des remords, la tourmentaient et jetaient la crainte dans son cœur, et l'incertitude sur l'avenir; c'étaient ces combats perpétuels, ouvrage du sentiment, et non de la coquetterie, qui cependant, en produisaient les effets, et d'où naissait ce charme qu'il avait cru indéfinissable, et qui lui avait si promptement inspiré pour elle, la passion la plus ardente et la plus vraie.

Les assurances d'un attachement inviolable, les sermens, les tendres caresses, les égaremens voluptueux, remplirent tour à tour le reste de la matinée jusqu'à midi, où ils jugèrent qu'il était temps de se séparer.

Elle lui dit, en sortant : « je vais ordonner à dîner pour trois; si M. de Merci se trouve disposé à en profiter, je ne serai pas au dépourvu; dans le cas contraire, nous resterons nous deux.

A deux heures justes, le général arriva : « vous me voyez, dit-il, monsieur, dégagé de tous liens illicites ; ainsi c'est un pécheur converti que vous allez présenter. »

Il était en grand uniforme, et avait sous ce costume un air si distingué, une tournure si avantageuse, que son introducteur ne le vit pas avec plaisir ; il se borna à lui répondre qu'il allait le conduire.

Ce ton froid et sérieux convenait heureusement à sa profession et au caractère de médiateur ; sans quoi il eût dû lui paraître ridicule, ou lui faire concevoir des soupçons.

Arrivé chez madame de Merci, il fut reconnu des deux vieux domestiques, qui s'approchèrent de lui avec empressement : « Je vous revois avec bien du plaisir, leur dit-il, mes enfans, voulez-vous m'annoncer à votre maî-

tresse ; la femme de chambre se hâta d'y aller.

— Madame, madame, voilà monsieur, avec M. Ledoux.

— Faites entrer.

A peine la femme qui venait de les annoncer, avait-elle eu le temps de pousser la porte, que le général s'exécuta : en amant repentant et soumis, il se jeta aux genoux de son épouse, et lui dit :

« Je ne viens pas, madame, vous demander un pardon que je ne mérite pas; mais vous supplier de me voir avec indulgence, et de me donner l'espoir que vous accorderez quelque jour, à mon repentir et à ma conduite, le retour de vos bontés.

— Relevez-vous, monsieur, si vous voulez que je vous réponde ; lorsqu'on n'a pas craint de blesser tous ses devoirs, de manquer à tous ses ser-

mens, il faut avoir le courage des coupables.

Je craignais que la réplique n'amenât l'aigreur, mais le général ne répondit pas, et garda son attitude.

— Relevez-vous, reprit son épouse, ou je vais me retirer. Il se releva, et accepta un siége que Ledoux avait avancé : tous deux assis, madame de Merci continua :

— Tous les regrets possibles, monsieur, ne peuvent me rendre mon bonheur tel qu'il était, ni l'opinion que vous m'aviez fait prendre de vous : si j'avais de semblables torts à votre égard, votre bonheur serait détruit : la situation en est la même ; ainsi, comme les retours sur le passé sont inutiles, veuillez me dire ce que vous attendez de moi pour l'avenir ?

— J'espérais, madame, trouver grâce à vos yeux, et monsieur m'avait flatté....

En ce moment, la bague que madame de Merci laissa échapper de son doigt, me rappela qu'elle n'avait pas oublié la gageure.

— Monsieur, reprit-elle vivement, a fait tout ce que vous auriez dû faire vous-même, lorsque je vous écrivis de Bordeaux, relativement aux soupçons que l'on me donnait sur votre conduite à mon égard : je ne sais ce qu'alors un prompt retour vous eût fait obtenir; mais je sais que tout ce que m'a dit M. Ledoux, n'a pu me porter qu'à éviter un éclat qui ne me convient pas plus qu'à vous, mais auquel je me réserve d'avoir recours, si vous ne consentez pas à nous regarder, dès ce moment, comme séparés, sauf les égards réciproques en public.

— Ah ! madame, il me serait impossible de subir un arrêt si rigoureux.

— J'y tiens absolument, monsieur ; vous n'espérez sûrement pas que je

me mette en partage avec votre maîtresse, ni que je veuille me compromettre après votre liaison avec elle.

— Je mérite ce que vous me dites, madame, et je dois m'y soumettre ; mais pour toujours cela serait trop cruel : vous ne confondrez pas un moment d'égarement, qui ne pouvait rien prendre sur mon cœur, avec les sentimens que je vous ai voués, et que rien ne peut détruire.

— Je n'entends rien, monsieur, à ces distinctions métaphysiques ; je vous avais donné mon cœur et ma personne sans réserve : vous les avez dédaignés, et je les reprends aussi sans réserve.

— Et moi, madame, je m'y soumets ; je ne puis plus avoir que le mérite de vous obéir, je l'aurai : je ne vous donnerai à l'avenir pour rivale que la gloire, et j'espère que quelque jour vous en deviendrez assez jalouse pour vouloir l'emporter sur elle.

— Je l'ignore, et ne m'engage à rien.

Une modération si noble et si délicate pouvait devenir dangereuse ; pour arrêter là cette explication, Ledoux reprit la parole, et lui dit : « vous avez raison, général, c'est en vous présentant devant madame tout couvert de nouveaux lauriers, qu'elle n'apercevra plus que vos qualités.

— C'est ce que je ferai, monsieur Ledoux, ou j'y trouverai ma punition avec la fin de ma vie. En même temps il tira son portefeuille, et remit à sa dame la reconnaissance des cent trente-cinq mille livres qui étaient entre les mains de Ledoux.

— Ce n'est, lui dit-elle, monsieur, qu'à titre de dépôt que je peux recevoir cette somme ; elle ne sera pas comprise dans le partage de notre communauté, comme faisant partie de mon bien.

— Vous ferez, madame, comme vous voudrez; tout ce que je souhaite est que vous la gardiez : je m'en rapporte au surplus à M. Ledoux, à qui je propose de vouloir bien accepter mon dîner.

— Auriez-vous fait, monsieur, quelques dispositions à cet égard?

— Non, madame.

— Ne vous serait-il pas aussi agréable d'accepter le mien ?

— Vous n'en pouvez douter.

Les voilà donc tous deux retenus : madame de Merci les ayant laissés seuls, ils se mirent à réfléchir chacun de leur côté.

Vivent les femmes ! pensait Ledoux, pour se faire une figure de représentation. Celle-ci qui, deux heures auparavant, était dans mes bras, se trouve avec un front serein, un maintien calme, l'air imposant de la divinité qui pénètre dans le cœur du cou-

pable, et l'accable sous le poids de sa confusion.... Halte-là, M. Ledoux, gardez-vous d'une opinion téméraire : celle qui vous aime a-t-elle dit autre chose que ce qu'elle sentait avant de vous connaître, que ce que lui faisait éprouver l'infidélité de son mari ? sa conduite pouvait-elle être autre ? et cette conduite que vous êtes prêt d'improuver, n'est-elle pas devenue nécessaire, depuis que vous avez subjugué cette femme qui, sans vous, n'aurait pas un seul reproche à se faire, et eût peut-être été plus indulgente envers un époux qu'elle aimait ? Je frémis de mon injustice.

C'est pourtant ainsi que nous sommes presque tous faits, exigeant dans les autres des perfections dont nous avons grand soin de nous dispenser : pardonnons-lui l'injustice d'une réflexion suivie d'un si prompt repentir.

Madame de Merci revint dans une

parure si légère, si favorable au développement de ses grâces, que telle qu'elle lui apparut, il n'eût pu, eût-elle été coupable, manquer de la trouver innocente. Le général lui adressa des choses flatteuses, et dites avec infiniment d'esprit et de délicatesse : Ledoux ne se permit que d'admirer, et l'instant d'après, ils se mirent à table.

Ce dîner eût été très-sérieux, s'il n'eût fait les frais de la conversation : au dessert, M. de Merci dit, en s'adressant à sa femme : «vous penserez sûrement, madame, et monsieur sera de notre avis, que nous trouvant en ce moment tous deux à Paris, il serait inconvenable que nous eussions une demeure différente. Comme il est plus dans l'ordre que je vienne vous trouver, je quitterai l'hôtel que j'habite et dont je suis bien aise de sortir, pour ôter toutes traces aux liaisons que je viens de rompre, et je prendrai

un appartement dans celui-ci, à moins qu'il n'y en ait aucun de vide.

Ledoux avait eu le temps de donner à la dame un signe d'adhésion : elle répondit : « Vous me trouverez toujours disposée à souscrire ce qu'exigent les bienséances : il y a un petit appartement qui n'est séparé du mien que par un antichambre commun ; de mandons à le voir tout de suite. »

Ils y passèrent tous : le général le trouva commode, l'arrêta et annonça qu'il allait y envoyer ses malles et effets dès le jour même, et qu'il viendrait le lendemain l'habiter.

Rentrés pour prendre le café, il demanda à sa dame, si elle avait vu ses parens et ses connaissances à Paris ?

— Je n'ai encore vu personne, ne sachant si j'y séjournerais, ni si j'y resterais avec le nom de Merci.

— Ecartons, je vous en supplie, madame, l'idée affligeante et cruelle

d'une rupture, et permettez que je vous invite à faire demain quelques visites avec moi ; je n'aurai, je crois, que ce jour : après demain, un ordre m'éloignera pour environ une quinzaine : aujourd'hui, et je l'ai dit à monsieur, je suis obligé de souper chez le général en chef ; je ne prendrai que le temps de passer à mon hôtel, pour faire transporter mes effets et mes équipages : ainsi veuillez que je vous laisse aux soins de M. Ledoux.

— Demain, lui répondit-elle, vous me trouverez prête à neuf heures du matin. Après cette réponse, le général les salua et partit.

— Es-tu content de moi, lui demanda sa charmante, sitôt qu'ils furent seuls, et n'ai-je pas tout dit comme je l'avais parié ?

— Pourrais-je ne pas l'être, après tout ce que vous avez fait, ma chère amie ? je crains seulement de vous

causer des regrets ; le général est non seulement aimable et intéressant, mais il est homme de mérite.

— Plus il en a, moins je pouvais lui pardonner; je conviens que je ne m'attendais pas à tant de modération, et qu'elle m'eût embarrassée, s'il n'avait pas consenti à tout ce que je prescrivais; mais ce à quoi je ne consentirai pas, c'est à voir et à recevoir du monde; je ferai les visites de bienséance, pourvu que je ne sois pas gênée; j'ai besoin, par goût et par plus d'une raison, de rester isolée.

— Vous regardez donc comme certaine, ma chère amie, la situation qu'il faudra cacher.

— J'étais au moment de savoir sur quoi compter, et voilà déjà trois jours d'écoulés.

— Pendant lesquels nous avons continué de négliger toutes précautions.

— Quand l'événement ne serait pas aussi certain qu'il l'est, je n'en désirerais aucunes, mon parti est pris; je suis arrivée à Paris dans la résolution d'exercer une vengeance froide et tranquille, que toi seul, mon ami, as détournée; tu m'en as fait trouver une autre, que je ne cherchais pas; mais elle plaît à mon cœur, et quelque risque qu'il y ait à courir, il ne manquera rien à mon bonheur, si elle fait le tien.

Quelle austérité aurait pu résister au charme qui environnait le passionné Ledoux ? Il en était ébloui; il baisa les pieds de sa divinité, et ensuite ils furent à l'opéra pour y voir une Armide qui n'était pas si délicate qu'elle.

La petite loge leur rappela de tendres entretiens : la belle de Merci était la première à en retracer les expressions; le spectacle de l'Amour et Psyché vint encore ajouter au sentiment qui l'animait en présence de la divinité; son

tendre cœur en avouait l'empire : « mais il m'entraîne trop loin, dit-elle, je n'ai pas oublié combien ce dieu est trompeur ; je veux fuir son temple : l'air qu'on y respire est contagieux. »

Il la reconduisit ; elle exigea qu'il s'en allât tout de suite, et sûr d'être aimé, il souscrivit à ses ordres.

CHAPITRE IX.

Courte absence du général Merci; son retour; lettre inattendue; précis de l'histoire de ce brave militaire.

Le général vint, comme il l'avait annoncé, demeurer dans l'hôtel qu'habitait son épouse.

Occupés des visites qu'ils étaient convenus de faire ensemble, ils restèrent à passer la soirée chez des parens de madame, aux instances desquels ils ne purent se refuser, et Ledoux n'entendit parler d'eux que le lendemain matin, où le général lui adressa, vers dix heures, une invitation pour dîner, et pour partager, avec lui et madame, une loge qu'il avait fait arrêter au théâtre français.

Il accepta avec plaisir, et se rendit à trois heures chez M. de Merci, où il crut plus convenable de se présenter que chez son épouse; il y avait une demi-heure qu'il attendait, et il commençait à s'ennuyer, lorsque le général entra, et le gronda de ne s'être pas fait annoncer chez madame, et compta devant lui une multitude de rouleaux.

Comme il vit qu'il le regardait avec une sorte d'application, qui pouvait avoir l'air d'un reproche indirect, d'avoir manqué à sa parole de ne plus jouer, il lui dit: « vous m'accusez, mon cher Ledoux, je le parierais, d'avoir déjà manqué de fermeté; voici ce qui m'est arrivé: j'étais ce matin d'un déjeûner de camarades, auquel je ne pouvais me refuser; l'un d'eux m'a rendu cinq cents louis que je lui avais prêtés: cet argent a excité le desir de me le gagner; on a proposé un *creps*; je voulais me retirer après le premier coup

coup de perte, un bonheur inoui et soutenu ne me l'a pas permis; je rentre avec cinquante mille livres tout compris; cela me complette plus de cent mille livres, dont je vais encore vous laisser quatre-vingt mille pour ma femme, vingt mille étant plus que suffisantes à mes besoins et à mes affaires; il les lui compta en effet, il en donna reconnaissance à son épouse aussitôt qu'il l'eût conduit à son appartement.

Le général lui dit obligeamment: « nous vous chargeons, monsieur, de nos affaires et de nos plaisirs; car en vous invitant au spectacle, mon intention, ainsi que j'en ai prévenu madame de Merci, était de lui procurer un écuyer; je vous quitterai après la première pièce, pour monter en chaise et me rendre à Fontainebleau, et dans quelques autres cantonnemens où je vais faire une inspection générale, et ne reviendrai que dans douze ou quinze

jours, au plus tard; cela ne doit pas vous empêcher d'aller en avant sur l'objet de la séparation de biens.

— Elle sera prononcée dans sept ou huit jours; la procuration que vous avez laissée, à cet effet, étant suffisante.

Le départ du général ne pouvait que leur être agréable : il fut mis à profit; ces quinze jours ne furent d'ailleurs qu'une alternative perpétuelle de plaisirs, de craintes et d'irrésolutions sur la marche qu'ils suivraient, si M. de Merci tardait à partir pour l'armée.

A son retour, leur position changea par l'événement le plus inattendu, et quoiqu'il ait terminé toutes leurs inquiétudes, il ne lui causa pas moins les regrets les plus cruels.

On était au troisième soir, depuis le retour de M. de Merci; il avait invité deux officiers-généraux de ses amis, deux parens de madame et leurs épouses; on allait se mettre à table,

lorsqu'un domestique vint lui dire, qu'un officier étranger lui demandait, avec instance, un moment d'entretien.

Il passa chez lui et revint au bout d'un quart-d'heure, avec un air de gaieté qui n'empêcha pas Ledoux de remarquer une légère altération dans ses traits; et il lui aurait sûrement témoigné son inquiétude, s'il ne l'eût prévenu, en lui disant tout haut : « je viens d'être consulté sur une affaire épineuse; comme elle passe mes lumières, je vous prierai, monsieur, de m'aider des vôtres, dès ce soir, et avant de vous retirer. »

C'était annoncer à la société qu'ils la quitteraient de bonne heure : c'est ce qu'ils firent, sans attendre la fin du dessert, laissant à madame de Merci le soin d'amuser sa compagnie.

Retiré avec le général, les portes exactement fermées, il tira de sa

poche une lettre qu'il présenta à Ledoux, qui y trouva ce qui suit:

« Monsieur le général, j'avais espéré que vous serviriez en Allemagne, pendant la campagne dernière, et que j'aurais occasion de vous y rencontrer; mon espérance ayant été trompée, j'ai hasardé, quoique proscrit dans ce pays-ci, d'y venir, pour obtenir, dans un dernier combat, la juste vengeance des odieux avantages que vous avez eu sur moi: ceux que vous devez aux armes dont nous avons fait usage précédemment, me font desirer d'en choisir une qui puisse enfin terminer notre querelle. Nous nous servirons d'un fusil chargé à balle; la distance sera de vingt-cinq ou trente pas. L'ami qui vous porte ma lettre, ou celui que vous voudrez bien amener avec vous, commandera le feu; ils feront auparavant l'inspection de nos armes; nous chargerons et tirerons au même comman-

dement; je crois que nous pouvons assez nous fier à notre adresse, pour n'être pas obligé de recommencer.

» Mes momens étant précieux, j'espère que vous voudrez bien vous trouver demain, au bois de Boulogne, sur le chemin de Bagatelle, où je vous attendrai depuis neuf heures jusqu'à dix.

Le vicomte de CIRCEY, général-major au service de Prusse. »

La souscription très-ironique portait : « *Au ci-devant comte de Merci*, général de division des troupes françaises, à Paris. »

— Vous desirez sans doute, dit Ledoux au général, après la lecture de cette lettre, que je vous serve de second, et je suis bien flatté de cette nouvelle preuve de votre confiance.

— Je vous remercie de votre dévouement, monsieur, mais je vous réserve

pour des soins non moins précieux ; je ne sais quel sera l'événement de ce combat ; je n'ai pas voulu refuser à cet enragé, que j'ai toujours vaincu, de me servir de l'arme qu'il me propose, puisqu'il semble encore qu'elle établira plus d'égalité entre nous ; mais je sais très-bien qu'il est presque certain que nous devons succomber tous les deux : je souhaite donc que vous trouviez un prétexte pour éloigner d'ici, demain matin, madame de Merci, et que vous ne l'y laissiez rentrer, que lorsque je vous aurai fait rendre compte de l'événement du combat.

Si je suis vainqueur, je n'aurai besoin que de votre discrétion ; dans le cas contraire, vous préparerez ma femme à cet événement, avec les ménagemens dont vous êtes capable, et vous l'aiderez de vos conseils pour la suite de ses intérêts, suivant les circonstances.

— Cette affaire est donc d'un genre irrémissible ?

— Vous en jugerez par le récit que je vais vous faire, après que j'aurai parlé à l'un des officiers qui ont soupé ici, et que j'ai recommandé à mon valet de chambre d'arrêter au passage : c'est sûrement lui que j'entends ; restez, je le recevrai dans la première pièce.

M. de Merci l'ayant quitté, il l'entendit distinctement dire à son ami :

— Je t'ai fait prier de passer chez moi, mon cher Durfort, pour te prévenir que j'ai besoin, pour demain matin, d'une nouvelle preuve de ton attachement.

— Ordonne, mon ami, tu sais que je te suis dévoué.

— J'ai reçu, ce soir, un cartel pour demain neuf heures : l'affaire est sérieuse, lis cette lettre.

— A huit heures, répondit-il, après avoir lu, je serai à ta porte et tout

sera prévu ; j'aurai, dans ma voiture, ce qui sera nécessaire, rien ne paraîtra ici ; ne soit pas surpris d'y voir un tiers, ce sera le chirurgien-major que je prendrai avec moi ; il ne peut nuire dans un combat de ce genre.

— Comme tu voudras, bon soir, mon ami.

« Nous voici seuls, dit en rentrant le général, je vais vous raconter l'histoire de la haine de M. de Circey, à mon égard.

» Nous sommes de même âge, nous avons été élevés dans le même collége et c'est de là que date son aversion.

» Plus franc, plus ouvert que lui, je fus aimé de mes professeurs ; lui taciturne, sournois et envieux, dédaignant tous moyens de se faire aimer, de sorte que, sans qu'il fût dépourvu de mérite, j'eus toujours sur lui, l'avantage des distinctions et des récompenses que je devais peut-être autant

à la bienveillance de mes maîtres, qu'à mes faibles talens.

» Nous avions ensemble de fréquentes rixes, où plus fort, et très-certainement plus agile, je soutenais par une grêle de coups, mes lauriers classiques.

» Nous ne nous rencontrâmes pas pendant nos exercices; mais à peine fûmes-nous entrés tous deux au service, que soit influence du sort, ou crédit de ma famille, je fis un chemin plus rapide que le sien; notre première rencontre devint l'occasion d'un premier combat, où il fut blessé dangereusement.

» Aussitôt qu'il fut rétabli, il me témoigna l'envie de se mesurer de nouveau avec moi; mais j'eus encore le bonheur de conserver mes avantages, en le désarmant et lui laissant la vie dans deux combats différens.

» Il y a apparence que tout eût été terminé entre nous, après une con-

duite aussi loyale de ma part, si je ne fusse, à mon tour, devenu aussi avide de son sang qu'il l'avait été du mien; avec cette différence, que ma haine avait pour motif une bien juste vengeance.

» Pendant un semestre que j'avais passé avec ma famille, j'avais eu occasion de voir une personne charmante, et qui m'inspira la première passion que j'eusse éprouvée; jeunes, sans expérience, nous nous aimâmes avec l'ardeur, la bonne foi et la sincérité de l'innocence; la liberté qu'on nous laissait, l'intimité qui régnait entre nos familles, les convenances de fortune et de naissances, tout semblait nous dire que nous étions destinés à une union prochaine, et nous nous livrâmes à notre penchant, avec toute l'imprévoyance de la jeunesse.

» Cependant il fallut se séparer; heureusement aucunes traces de notre imprudence ne pouvaient ni nous trahir

ni la compromettre; pour nous consoler d'une séparation si douloureuse, notre mariage fut déterminé entre nos parens et fixé à six mois de là, c'est-à-dire, au moment où je devais me trouver capitaine en pied.

» Je partis, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour entretenir avec mon Adélaïde, c'est ainsi que se nommait ma jeune maîtresse, une correspondance suivie; deux mois s'étaient écoulés, sans orages, tout flattait notre espoir; lorsqu'après un silence de trois semaines, pendant lequel j'éprouvais tous les tourmens de l'inquiétude, je reçus enfin une lettre, qui m'annonça que tout espoir de bonheur était détruit; que ses parens avaient rompu avec les miens, et lui avaient signifié qu'ils avaient, sur elle, d'autres vues; qu'ils avaient été sourds à ses prières et à ses larmes; qu'on l'avait gardée avec une rigueur et un

soin qui ne lui avait laissé aucun moyen de m'écrire, et qu'elle venait de profiter du premier instant de liberté, pour me faire parvenir cette funeste nouvelle.

» J'écrivis à ma mère, qui me la confirma, en m'invitant à me soumettre à mon sort, à ne rien tenter qui pût me faire perdre l'estime de mon père et la sienne; que jamais ils ne consentiraient à s'allier à une famille qui les repoussait, pour les avantages de la fortune; que celui qui m'était préféré, nouvellement enrichi par une succession considérable, lutterait contre moi avec trop d'avantage, pour que tous mes efforts ne fussent pas des imprudences.

» Presque en même temps, je reçus de ma chère Adélaïde une réponse à celle que je lui avais envoyée par un exprès intelligent et fidelle.

» Elle me disait que, réduite à obéir,

elle n'avait plus qu'à me prier de brûler ses lettres; qu'elle s'en rapportait à mon honneur, qu'elle en ferait autant des miennes, aussitôt ma réponse, pour qu'il ne restât aucune trace d'un amour, qui ne serait bientôt plus que dans son cœur : qu'elle sentait qu'il ne s'éteindrait jamais, qu'il allait faire à la fois son bonheur et son supplice, sous l'empire d'un homme, qui ne lui aurait inspiré que de l'aversion, lors même qu'elle n'aurait pas pris pour moi les sentimens qu'elle me conserverait jusqu'au dernier soupir.

» Je lui répondis que, sans ses ordres absolus, j'aurais tout tenté pour la soustraire au sort dont elle était menacée; que lorsqu'elle recevrait ma lettre, toutes les siennes seraient brûlées; que je l'invitais à ne pas oublier d'en faire autant des miennes; que, quelque douloureux que fût ce sacrifice, je le faisais à son repos; que mon

cœur conserverait seul, le souvenir de ses sentimens et de la trop courte félicité que je leur devais; que rien ne pouvait la remplacer, et que réduit à une adoration secrette, je ne reparaîtrais devant elle, que quand je serais assez maître de moi-même, pour ne lui plus montrer que l'amitié et le respect qu'elle méritait.

» Il n'y avait dans cette lettre de susceptible d'interprétation que ces mots, *la trop courte félicité*; ils ont été cause de la perte de cette infortunée victime de l'ambition, qui avait conservé, dans un petit porte-feuille à secret, ce dernier témoignage de mes sentimens.

» Elle fut mariée sans que je susse à qui; par l'effet du hasard, sans doute, personne ne m'avait dit le nom de mon rival, et je n'avais pas songé à le demander: une longue maladie, suite de cette événement, acheva de m'ôter toute curiosité à cette égard, et lors-

que je fus rétabli, au lieu de retourner dans ma famille, je restai à mon régiment et ne demandai point de congé cette année-là.

» Mon père ayant desiré me voir, il fallut bien l'année suivante céder à ses instances : ce fut alors qu'on me nomma cette époux, et j'éprouvai un sentiment de terreur et d'indignation en apprenant que c'était le vicomte de Circey. Je regrettais de ne l'avoir pas su; sans autre motif que de garantir une personne qui m'était si chère, de se trouver au pouvoir d'un homme, si peu fait pour la rendre heureuse, j'eusse tout tenté pour l'en débarrasser.

» Ce regret tardif ne pouvant remédier à rien, je demandai, à ma mère, si madame de Circey était heureuse; il s'en faut, me dit-elle, son mari n'a pu obtenir le moindre sentiment; renfermée dans les bornes rigoureuses de

ses devoirs, elle a mis, dans la manière de s'y soumettre, une froideur, à travers laquelle un homme moins soupçonneux, eût deviné l'aversion qu'il inspirait; son mécontentement a transpiré, malgré les soins de la famille, et la retraite dans laquelle madame de Circey paraissait se plaire. Enfin au bout de six mois, ils sont partis pour une terre située près des Alpes, et je considère cette infortunée comme une nouvelle Gabrielle de Vergi; ses parens gémissent à présent, mais trop tard, de l'avoir sacrifiée.

» Ce détail m'accabla et me fit sentir d'avance, toute l'amertume qu'il devait répandre sur ma vie; ne pouvant rien pour cette malheureuse victime, je me bornai à dire à ma mère : espérons que son sort ne sera pas aussi funeste, et faisons des vœux pour elle.

» Un séjour qui ne me rappelait que de cruels souvenirs, ne pouvait man-

quer de me devenir insupportable, ma santé s'altérait visiblement; mon père fut le premier à m'inviter de m'éloigner, et d'aller à Paris, chercher des dissipations et des plaisirs qui convinssent à mon âge, et de profiter de ce voyage pour voir, à Versailles, ceux de nos parens et de nos amis qui pouvoient contribuer à mon avancement.

» De ce nombre était mon oncle paternel, lieutenant-général, et commandeur de l'ordre de Malthe, que son service attachait à la cour, où il était aimé et considéré. Dans les fréquens voyages que je faisais auprès de lui, j'habitais un petit appartement qu'il m'avait donné dans son hôtel, et fréquentais les cercles où il m'avait présenté; il y avait près de six mois que je menais cette vie, qui n'était pas sans agrémens, et je touchais au moment d'obtenir le brevet de colonel, lorsque j'appris que madame de Circey

était morte de la petite vérole, et que son mari reparaissait dans le monde.

» L'impression que me fit cette nouvelle réveilla les plus cruels souvenirs; je ne crus pas à la prétendue petite vérole de madame de Circey; je ne vis qu'une victime qui s'était sacrifiée pour moi; je me regardais comme la cause de tous ses malheurs; je me reprochai le bonheur dont je jouissais, tandis que j'avais laissé périr l'objet de mes premiers vœux; mon cœur avait encore, mon cher Ledoux, toute la pureté, toute l'énergie que donne une première passion; je n'avais pas encore perdu dans le monde cette fleur de sentiment qu'on regrette sans pouvoir jamais la retrouver; je desirai donc de me voir à portée de venger la femme que je n'avais pas su conserver; je ne voulais pas provoquer son tyran; mais autant j'avais autrefois souhaité de ne jamais le revoir, autant je desirais

qu'il m'en fournit l'occasion; il vint me l'offrir de lui-même.

» J'étais un matin à Versailles, chez le commandeur, lorsqu'on m'annonça M. de Circey; je le reçus avec l'extérieur de la civilité, mais avec un dédain qui lui annonçait d'avance tout le mépris qu'il m'inspirait.

» Sitôt que nous fûmes seuls, il me présenta la dernière lettre que j'avais écrite à mon Adélaïde, en me demandant si je connaissais cette écriture.

— Auriez-vous, lui répondis-je, espéré que je la renierais pour la mienne?

— Non, j'ai toujours pensé que vous aviez préféré remporter sur moi l'obscur et odieux avantage de me laisser l'objet de vos rebuts, plutôt que d'oser être mon rival.

— Cette imputation est celle d'un vil scélérat, et sans le respect que je dois à l'hospitalité, sur laquelle vous avez dû compter, je lui instigerais la seule

punition qu'elle mérite ; moi ne pas oser être votre rival ! c'est tout ce que vous pourriez dire si vous m'eussiez vaincu.

— Avant d'éprouver, monsieur, si vous serez toujours vainqueur, justifiez donc, si vous le pouvez, votre étrange conduite, et ce que vous entendez par votre *félicité*?

— Ma conduite est simple ; j'étais absent lorsque vous vous êtes présenté avec tous les avantages de la fortune ; on m'en instruisit, sans me dire votre nom ; je n'aurais pu à cet égard, l'emporter sur vous si j'eusse été l'aîné de mon frère, à plus forte raison ne l'étant pas ; mes parens, mademoiselle Adélaïde elle-même, m'ordonna de me soumettre à mon sort, puisqu'on forçait son inclination ; c'est de vous seul, monsieur, que nous aurions dû nous plaindre, puisque vous veniez rompre une union arrêtée, sans consulter si

vous rendriez heureuse la femme que vous desiriez : quant à votre nom, soit hasard, prudence, ou fatalité, je l'ai ignoré : certainement, si je l'eusse su, j'aurais préservé une personne que je n'ai pas cessé d'aimer, de tomber sous votre joug.

— Je conviens que c'est un malheur pour tous, et je me serais retiré si j'eusse pu connaître que j'avais été prévenu; mais revenons aux expressions de votre lettre.

— Il est tout simple qu'un homme qui se croyait aimé, ait pu appeler *félicité* le bonheur que fait éprouver ce sentiment.

Cette explication si naturelle et si simple, rétablit, je le vois, monsieur, une sorte d'équilibre dans vos traits, décomposés par la fureur jalouse qui vous possède, et explique tous les pressentimens que me firent éprouver votre retraite dans votre château.

— Qu'avez-vous donc pressenti, monsieur ?

— Que la plus atroce tyrannie vous déterminait; en effet cette lettre, que vous n'aurez plus, que vous n'avez pu vous procurer que par la ruse ou par la violence, loin d'être jugée par le cœur, a été interprétée dans un sens injurieux pour votre épouse, dont la petite vérole n'a pas tranché les jours, mais la main d'un barbare.

Vous pâlissez, monsieur le vicomte, vos cheveux se hérissent, votre conscience troublée vous trahit.

— Rien ne me trouble, que la haine que tu m'inspires, et la soif de me venger d'une perfide qui m'a épousée en me haïssant.

— Tu ne mériterais, lâche, de périr qu'avec la flétrissure due à ton crime; tu espères que ma juste vengeance t'y soustraira, je suis prêt.

— T'arracher la vie est tout ce que je souhaite, marchons.

— Avez-vous des témoins?

— Ils sont inutiles, je n'ai que mon valet de chambre; il a l'ordre le plus rigoureux de garder le silence quelque chose qu'il arrive, parce que tant que je ne serai que vaincu, je ne vous laisserai aucun repos que l'un de nous deux n'y ait laissé la vie.

— Je vais donner le même ordre à Germain, dont je suis également sûr, et demander des chevaux.

— Ce soin est, je crois, superflu, et laisserait des traces; j'ai un cabriolet, je vais vous attendre dans l'avenue de Satory; cette voiture servira à celui qui en aura besoin.

« Je pris Germain avec moi et le suivis de près; nous nous retirâmes dans un endroit écarté, et commençames un combat que la haine et la fureur devait abréger; mon ennemi

dirigeait si mal ses coups, qu'ayant fait une retraite de corps et éloigné mon fer, il tomba, comme un écolier, sur le champ de bataille, faute de trouver de l'opposition; en se relevant, au lieu de reprendre son épée, je l'aperçus, faisant le mouvement de se jeter sur moi; moins fort de corps, son espérance ne pouvait être de m'abattre sous lui; quelque fût son dessein, je le repoussai si vigoureusement de mon bras gauche qu'il en perdit l'équilibre : je lui criai de reprendre son épée et de se battre comme le devait un gentilhomme, ou de renoncer à en porter le titre; il la ramassa et revint sur moi; pendant quelques instans il tint la victoire incertaine; mais à la fin, je lui portai un coup qui lui traversa le corps, et le laissai aux soins de son valet de chambre.

» Pour cette fois, il fut plus d'un an à se rétablir; nous ne nous revîmes qu'à

qu'à l'occasion d'un camp formé à quelques lieues de la capitale, où son corps et le mien se trouvèrent; nous nous battîmes cette cinquième fois au pistolet; j'essuyai son feu, plus adroit, je le blessai au cou; il était couvert de sang et voulut continuer; il me manqua une seconde fois, et je tirai en l'air, ne voulant pas profiter de cet avantage et du désordre où l'avait mis sa blessure.

» Malgré ma générosité, il prétendait recourir à son épée, mais ses témoins s'y opposèrent; il s'attira même des réflexions mortifiantes.

» La révolution étant survenue, il a passé à l'étranger, soit opinion, soit qu'il eût tout à craindre de ses vassaux, dont il ne s'était pas fait aimer; quant à moi, j'ai suivi le sort de mon régiment, parce que j'ai toujours cru que le sol et la plus grande masse de la nation constituaient la patrie, et je

l'ai servie sans me mêler des querelles politiques.

» Cette différence de parti nous à tenus éloignés l'un de l'autre, et je vous avoue que je ne m'attendais pas à revoir M. de Circey, que je croyais désabusé de l'espoir de me vaincre.

» Le voilà revenu, et je lui rends grâce de me procurer cette nouvelle occasion de purger la terre d'un monstre; ce sera donc demain notre sixième combat; vous pouvez à présent, mon cher Ledoux, juger de la gravité de cette affaire, et combien j'ai de motifs de vous réserver, pour les soins qu'exige la présence de madame de Merci en cette ville. Si je succombe, elle aura encore la générosité de regretter un mari qui a cessé de la mériter, mais qui veût, du moins, lui éviter les embarras inséparables d'un pareil événement.

» Il est tard; j'ai abusé de votre com-

plaisance, allez vous reposer, je vais vous faire reconduire; demain, à dix heures et demie au plus tard, un ami ira vous faire connaître l'issue de ce combat; en attendant, faites, je vous en conjure, que madame de Merci soit chez vous, où partout ailleurs quand je rentrerai.

Le général l'embrassa et le quitta le cœur et la tête affectés à un point inexprimable; ne pouvant se flatter de trouver le sommeil, il jeta sur le papier, le récit qu'il venait d'entendre, avec la seule précaution de déguiser les noms, et sans prévoir de quelle utilité lui serait le jour même une occupation à laquelle il ne s'était livré, que pour retrouver le calme de ses esprits.

CHAPITRE X.

Combat ; événement funeste.

Il n'était encore que six heures, lorsqu'il eut fini d'écrire l'histoire de M. de Merci; il en restait trois à passer avant qu'il envoye chez son épouse, il essaya de les donner à ses affaires ; ce travail fut pénible, sa tête s'y refusait, et son cœur ne sentait plus que son estime pour un militaire brave et généreux ; il ne le surprit pas à desirer sa perte, quoiqu'elle eût terminé, pour lui, des embarras qu'il méritait, puisqu'il s'y était inconsidérément exposé.

Neuf heures arrivèrent enfin ; il écrivit à madame de Merci, que sans une légère indisposition, il aurait été

l'entretenir et lui demander son consentement sur le placement qu'il trouvait à faire d'une partie de ses fonds; la priait de l'excuser et de vouloir bien se donner la peine de venir, l'affaire méritant toute son attention.

Il avait en effet, et tous les jours, des occasions de placemens très-avantageux, soit en achats et reventes de biens fonds, soit en effets de commerce, garantis par des hypothèques surérogatoires. Tel était alors le malheur des temps, qu'un capitaliste pouvait tirer deux ou trois et demi, par mois, d'intérêt de ses fonds, ce qui faisait pour cent, vingt - quatre ou trente-six par an; il n'y a jamais eu de commerce dans l'Inde qui ait donné ce produit, et cela se faisait sans risque, sans sortir de son cabinet; il disait donc vrai en l'annonçant à madame de Merci.

Pour réponse à sa lettre, il la vit

arriver. « Quelle folie, lui dit-elle, de me donner l'alerte pour des affaires d'intérêt, je n'y entends rien, et vous êtes le maître de faire ce que vous voudrez, puisque vous avez la confiance de M. de Merci et la mienne; mais je crois bien que ce n'est qu'un prétexte que vous avez pris pour nous réunir.

— Ce sera toujours l'objet de tous mes soins, madame; mais réellement, j'avais en ce moment des propositions à vous faire.

— Je les écouterai quand j'aurai pris quelque chose; je n'ai pas déjeûné; est-ce qu'on ne déjeûne pas chez vous?

— Je me proposais de ne prendre que du thé à la crême; je me sens un reste de migraine, plus importun que dangereux; mais je vous ferai apporter tout ce que vous souhaiterez.

— Je prendrai aussi du thé, je l'aime beaucoup.

Il fut charmé de la voir se réduire à ce régime, ayant à craindre pour elle une grande secousse; il préférait les alimens légers; il avait aussi demandé des citrons et des oranges, persuadé que, pour les mouvemens de l'ame, c'est un avantage précieux que le corps y soit préparé; il voulait disposer le sien par degré, et ne lui faire prendre ou respirer que tout ce qui pouvait calmer les sens.

Après déjeûner, elle lui demanda si c'était sérieusement, qu'il songeait à placer les deux cent quinze mille livres provenant de son mari.

— Très-sérieusement; l'intérêt dans ce moment est si considérable qu'il est possible que dans une année j'en retire plus de cinquante mille livres, sans risques.

— Cela mérite attention; mais si

nous nous trouvons réduits à réaliser à la hâte, ne serait-il pas prudent de garder cette somme d'argent comptant, pour laquelle j'assignerais des reprises réelles à M. de Merci, sur mon bien?

Cette réflexion, vraiment lumineuse, le convainquit que les femmes pouvaient aussi bien que nous, avoir le génie des affaires, et concevoir l'idée d'un revirement; aussi l'approuva-t-il, en l'assurant qu'il se réduirait à ne placer qu'en effets négociables.

— Mais vous, mon cher ami, reprit-elle, si vous n'avez que des biens fonds, que ferez-vous?

Comme il n'était que dix heures, que l'impatience et l'inquiétude le gagnait déjà, il fut charmé de voir ses idées se fixer sur les affaires, et se promit de prolonger cet entretien jusqu'au moment décisif; il lui répondit qu'il avait aussi une partie de sa

fortune en porte-feuille, et qu'il avait déja pris des mesures sur l'autre ; il entra, à cet égard, dans un long détail, et voyant arriver onze heures, il allait lui demander, pour gagner du temps, quelques renseignemens sur sa fortune, lorsqu'enfin on vint lui dire qu'on le demandait.

C'était en effet le compagnon d'armes du général.

— Que m'allez-vous annoncer, monsieur ?

— Que notre enragé ne se battra plus de la vie, et que nos lauriers sont ensanglantés; le général a fait sauter la cervelle de son ennemi; mais il a reçu la balle sous le bras gauche, et elle est sortie sous l'omoplate droite; je crois l'épine du dos fracassée, et j'augure on ne peut pas plus mal de cette cruelle blessure.

— Cet homme a donc tiré le premier ?

— Non, monsieur, j'étais auprès de lui, et je l'eusse poignardé s'il eût tiré avant le commandement; mais vous concevez que deux coups, partant ensemble, devaient produire le même effet, étant bien ajustés.

— Quelle affreuse manière de combattre!

— Pas plus qu'une autre, cela n'arrive-t-il pas l'épée à la main; au surplus, je m'y suis opposé de toutes mes forces; mais, le général n'a pas voulu refuser cette satisfaction à un ennemi qu'il méprisait avec raison. Je vais rejoindre ce malheureux vainqueur, et me tenir auprès de son lit, où je l'ai fait mettre en arrivant; adieu, monsieur, le reste vous regarde.

Il était anéanti; il respira des sels et tâcha de reprendre, le plus possible, le maintien calme dont il avait besoin pour annoncer à madame de Merci,

cette triste nouvelle ; tandis qu'il parcourait les divers moyens qu'il pouvait employer, sans se fixer à aucun, il se souvint du manuscrit qu'il avait tracé, de l'aventure de son mari, et entrevoyant tout le parti qu'il en pouvait tirer, il rentra avec cette idée.

— Que vous est-il donc arrivé, mon cher ami, vous êtes tout changé ?

— Rien, je vous assure, qu'une conversation désagréable, avec un homme difficultueux.

— Il paraît cependant que vous avez souffert, ou que vous éprouvez quelque chagrin que vous ne voulez pas me confier.

— Je vous proteste que je n'aurai jamais de secret pour vous, pas même sur ce que j'ai fait cette nuit ; me trouvant tourmenté par une insomnie, j'ai commencé, pour me dissiper, à écrire une nouvelle, et si vous voulez me le permettre, je vais vous la lire ;

je serais charmé d'avoir votre opinion sur mon début littéraire.

— Réellement vous avez commencé un roman ? je veux le lire.

— Ce n'est point un roman, ce n'est qu'une seule aventure, la première qui s'est présentée à mon imagination ; elle était rembrunie, et vous me trouverez, sûrement, aussi ennuyeux qu'un drame.

— Donnez, donnez, j'aime le genre sérieux, il me fait trouver les momens de gaieté plus piquans.

— Le voici ; je vais vous le lire.

— Non, je veux lire moi-même, et me préserver de tout charlatanisme, je jugerai avec plus de sévérité ; si je vous écoutais, je pourrais être séduite par votre organe ; ainsi, monsieur l'auteur, je vous verrai tel que vous êtes.

Il lui abandonna son manuscrit, et ne fut pas peu surpris de la voir rire

dès la seconde page ; je ne croyais pas, lui dit-il, en l'interrompant, qu'il y eût rien de plaisant.

— Voilà cependant des lauriers classiques, soutenus par des coups de poings, qui n'ont rien de triste ; je suis bien aise que ce monsieur soit le battu, il me déplaît.

— Il vous déplaira bientôt davantage.

Il la laissa continuer, et vit ses traits s'assombrir par degré ; c'était ce qu'il souhaitait ; parvenue à l'instant du départ de madame de Circey, pour le château de son mari : « que je plains, s'écria-t-elle, cette infortunée, il vaut encore mieux rencontrer un infidèle qu'un tyran ; mais cette aventure ressemble à quelque chose arrivé à M. de Merci, et que je n'ai jamais su qu'imparfaitement.

— C'est-à-dire, madame que n'ayant

point trouvé à critiquer, vous voulez m'ôter le mérite de l'invention.

— Peut-être bien; mais laissez-moi continuer.

Il n'avait point envie de l'en empêcher, il voyait avec trop de satisfaction, réussir le moyen qu'il avait pris, pour ne pas éviter de la distraire.

En finissant sa lecture, elle jeta loin d'elle le cahier, et détourna la tête, un déluge de pleurs inondait son visage; il s'applaudissait de les voir couler, et s'empressa de lui dire qu'il regrettait bien de lui avoir occasionné une aussi vive émotion; qu'il la suppliait de songer à sa situation, et de mettre tous ses soins à éviter des mouvemens, qui ne pourraient qu'être dangereux, et qui alarmaient sa tendresse.

— Je songe à tout, mon ami, et je vois tout; je vous rends grâce, ainsi qu'à M. de Merci, de m'avoir évité une surprise qui m'aurait été

funeste; je lui dois aussi de la reconnaissance de m'avoir appris, par son inconstance, que j'étais seule à l'aimer, car je n'eusse pu survivre à un spectacle aussi cruel; mais je ne vois plus en lui qu'un ami malheureux, auquel je dois tous mes soins; veuillez me conduire auprès de lui, et me faire connaître sa situation, dont je me doute que vous êtes instruit.

— Il est débarrassé pour toujours de son ennemi, mais il est blessé; c'est dans cet état qu'on l'a ramassé et mis au lit.

Une voiture les attendait, ils y montèrent, et arrivèrent à l'hôtel sans s'être rien dit; il est des situations où les ames délicates, sentent trop vivement, pour n'être pas au-dessus de toute expression.

Ils trouvèrent le chirurgien, qui avait eu ordre de les attendre, et qui leur dit, qu'il était impossible de par-

ler au malade; que le plus profond repos était d'une rigoureuse nécessité dans sa situation.

— Quel espoir en avez-vous ? lui demanda madame de Merci.

— Il est impossible, madame, de rien prononcer avant la levée du premier appareil; tout ce que je peux affirmer, c'est que la balle est sortie, et qu'il n'y aura aucune opération à faire.

— Quand reviendrez-vous, monsieur ?

— Je ne quitterai presque point; je vais m'éloigner pour une demi-heure, et je donnerai tous mes soins au général; sa vie est précieuse à tous ceux qui le connaissent, et à moi particulièrement; ainsi, madame, par reconnaissance et par zèle, je lui suis entièrement dévoué.

Après son départ, Ledoux demanda à madame de Merci, si elle ne voulait

faire appeler personne, pour rester auprès d'elle, qu'il voudrait pouvoir ne pas la quitter, tant son inquiétude était vive? « Je n'aurais besoin que de vous, lui dit-elle, mon ami; mais comme il ne serait pas à propos que vous restassiez, de préférence à une parente que je pourrais faire avertir, j'aime mieux rester libre; la bonne Morin suffit pour ce qui m'est personnel; retournez chez vous, je vous ferai avertir.

— Je ne sortirai point, quelque chose qu'il arrive; j'enverrai toutes les demi-heures m'informer de ce qui se sera passé; et je serai prêt, à tous les instans, à me rendre à vos ordres; daignez me rassurer sur votre santé, et sur les soins que vous en prendrez.

— Soyez absolument tranquille, et songez, vous-même, que sur vous seul, repose toute ma confiance.

Elle lui tendit la main, qu'il se per-

mit seulement de serrer dans la sienne, et il rentra chez lui, agité par une foule de sentimens pénibles.

Le travail et la multitude de ses affaires, lui donnèrent, malgré lui, des distractions nécessaires dans sa situation, et après le dîner, il s'abandonna au sommeil, qui vint de lui-même lui apporter un rafraîchissement salutaire; il était près de minuit, lorsqu'on vînt l'avertir que madame de Merci le faisait prier de venir le plus promptement possible.

Il trouva tout le monde dans la consternation; madame n'avait encore pu être admise auprès de son mari, qui venait d'être éveillé, ou plutôt tiré d'un assoupissement profond, par des douleurs aiguës, que ne surmontait pas son courage. Le chirurgien croyait la saignée indispensable, pour diminuer l'oppression; il en avait fait une copieuse le matin, mais ne voulait

pas hasarder la seconde, sans consultation; on attendait deux médecins qu'on avait fait appeler, et l'on voulait que Ledoux fut présent, en qualité d'ami, à la détermination qui serait prise.

Le général Durfort, qui avait accompagné M. de Merci dans son combat, était aussi présent; ils entrèrent dans la chambre du malade, avec les deux médecins, qui, après qu'ils se furent fait rendre compte de la blessure, du pansement et du traitement commencé, s'approchèrent du blessé, lui tatèrent le pouls, et se trouvèrent de l'avis du chirurgien, au moyen de quoi on fit en leur présence, une nouvelle saignée qui, en effet diminua l'oppression et les douleurs, mais qui réduisit le malade à un affaissement dont l'affligé Ledoux tira le plus mauvais augure.

Le repos ayant été prescrit de nou-

veau, ils repassèrent tous dans l'appartement de madame, qui n'avait pas voulu se coucher ; après qu'il lui eut été rendu compte de ce qui venait d'être fait, et que son époux était à la garde du chirurgien, un seul des médecins se retira, et chacun resta dans un si morne silence, qu'on eût pu se dire qu'on ne s'interrogeait pas, parce qu'on ne prévoyait qu'une réponse sinistre.

A sept heures du matin, on vint dire à Ledoux, que le général le demandait seul ; il s'y rendit, et le trouva très-oppressé.

— Approchez, monsieur Ledoux, lui dit-il, et venez recevoir mes dernières volontés ; mes pressentimens, sur la nature du combat que j'acceptais, sont justifiés par l'événement ; mais je meurs content, puisque j'ai vengé madame de Circey ; je voudrais, de même, être sans reproche, à l'égard

de madame de Merci, à qui je veux, du moins, donner tous les témoignages d'affection qui dépendent de moi : faites, je vous prie, porter dans sa chambre ma cassette ; elle renferme encore environ cinquante mille livres en or, non compris divers billets de camarades, dont il rentrera au moins moitié.

« Je ne dois rien à personne que le courant des gages à mes domestiques; je lui recommande mon valet de chambre, à qui je voudrais qu'elle assignât cinq cents livres de pension viagère, à moins qu'elle ne le prît à son service ; elle récompensera les autres, par une année de gages et leurs habits, qu'ils emporteront ; mes chevaux, mes équipages, mes effets et bijoux, ce qui m'est dû d'appointemens, appartiendra, sans contestation, à ma femme, puisque son douaire excédera de beaucoup la vente de ces objets; je

n'en excepte qu'un brillant, monté en épingle, que je la prie de donner à Durfort, comme un dernier témoignage de mon amitié.

» Recevez, mon cher Ledoux, mes remercîmens de vos soins et du zèle que vous m'avez montré, et empêchez madame de Merci de me voir; je quitterais la vie trop péniblement.

— Je n'ose, monsieur, vous promettre d'y parvenir, elle n'attend que le moment d'être introduite auprès de vous, et de vous donner des soins qui, je le crois, opéreraient une révolution avantageuse pour votre santé.

— Il n'y a plus moyen, mon ami, ma fin est certaine; mais si madame de Merci persiste à vouloir me parler, revenez avec elle, pour rompre à propos, un entretien qui ne pourra qu'être pénible pour tous deux.

On appela Germain; et Ledoux, à l'aide du chirurgien, porta la cas-

sette chez madame, à qui il la remit de la part de son époux.

Elle ne manqua pas de s'informer si M. de Merci refusait de la recevoir.

— Non, madame, répondit le chirurgien, en homme intelligent ; c'est moi qui crois nécessaire de lui éviter des sensations dangereuses en ce moment ; monsieur, en se tournant vers le médecin, sera sûrement de mon avis ; et s'il veut se donner la peine de passer avec moi, nous verrons ensemble s'il y a un moyen de vous satisfaire.

— Voyez, je vous en conjure, messieurs ; mais n'oubliez pas qu'une femme a le droit d'entrer chez son mari, sans permission de la faculté, et qu'il n'y a que son ordre exprès qui puisse me priver d'entrer chez lui.

Le compte qu'ils rendirent au général, le détermina, sans doute, à recevoir sa femme, plutôt que de la

réduire à forcer l'entrée de sa chambre ; car le médecin vint, quelques minutes après, les prier de se rendre ensemble auprès du malade, et qu'il allait les introduire.

Le général, qui parut encore plus faible, dit à sa femme : « Je souhaitais, madame, vous épargner un spectacle douloureux ; je vois que vous avez encore la bonté de vous attendrir sur le sort d'un homme qui ne vous méritait plus ; j'en suis puni, et je meurs, sans emporter l'espoir de vous être un jour réuni ; cet espoir ne peut être permis qu'aux cœurs fidèles : je vous invite à faire un choix plus heureux, je vous en conjure même ; et si l'on se retrouve, comme je le crois, je serai bien certainement l'ami de celui qui vous aura procuré le bonheur que vous méritez : laissez-moi croire que vous me pardonnez, que vous pourrez me revoir sans aversion,

et

et que j'aye, pour la dernière fois, le bonheur de baiser votre main.

— Vivez, vivez, monsieur, lui dit-elle, en la lui portant contre la bouche, et elle tomba évanouie, sur le bord de son lit.

Ce devait être le dénouement d'une scène aussi triste ; le général fit signe de s'éloigner, le médecin l'avait soutenue dans ses bras ; Ledoux l'aida à la remettre chez elle, et lui laissa le soin de la faire revenir. Les larmes s'étant fait passage, il la fit mettre au lit ; retourné ensuite au salon, il dit : « voilà des larmes qui nous évitent une position bien dangereuse ; car je n'aurais pu faire saigner cette jeune dame, dont le pouls annonce un état de grossesse qui interdit cette ressource.

Charmé de lui trouver ces lumières, Ledoux lui répondit, que c'était une raison, de surveiller de près, une per-

sonne naturellement vive; qu'il le priait de ne pas la perdre de vue une minute ; qu'il allait rentrer auprès du général.

— Il n'a plus besoin, monsieur, que de résignation, c'est un homme perdu; il sera suffoqué avant qu'on puisse visiter sa blessure.

Sans lui répondre, il retourna auprès du général, qu'il trouva dans un état qui eût attendri le cœur le plus dur; le chirurgien l'entraîna contre la fenêtre, en lui faisant signe de prendre sur lui : heureusement que les douleurs se calmèrent ; ses cris eussent déchiré tous les cœurs. Enfin, après deux heures d'un calme trompeur, le général rendit le dernier soupir, à peu près au même instant où il avait abattu son ennemi.

Ainsi périt un homme, dont les talens distingués et les qualités aimables, méritaient un meilleur sort, et dont la perte n'était pas moins grande pour

la patrie, que douloureuse pour ses amis. « Je ne sais, disait Ledoux, s'il m'appartient de me mettre du nombre, mais je l'ai sincèrement regretté. »

Le général passa dans le monde pour être mort, ainsi que cela ce pratique, d'une fluxion de poitrine; il fut conduit à la sépulture avec tous les honneurs militaires; cette pompe l'accompagna jusqu'à Neuilli, où il fut inhumé, dans la campagne d'un de ses amis, auquel Ledoux s'était joint pour en obtenir la permission; qui depuis a été accordée à tous ceux qui peuvent consacrer un coin de terre aux cendres de leurs parens ou de leurs amis.

Il avait, pour la plus grande règle, fait mettre le scellé sur la chambre du défunt, et lorsqu'on le leva, il fut fait un inventaire à la requête de sa veuve, en qualité de douairière, et comme mère et tutrice de l'enfant, dont elle se déclara enceinte.

Cette précaution remplie, personne n'ayant formé de réclamation, une partie des domestiques fut renvoyée, et la rente assurée à Germain ; madame se réserva l'équipage, le cocher et le parfrenier, se proposant, dans sa nouvelle position, de rester quelques mois à Paris.

Près de six semaines se passèrent sans autre communication entre madame de Merci et Ledoux, que celle qu'exigèrent les affaires et la civilité, cette retenue convenait à sa délicatesse et aux circonstances ; il se serait bien gardé de la blesser.

Elle avait quitté son hôtel, immédiatement après le décès du général, et avait été demeurer rue de Varenne, en attendant qu'il lui eusse loué une maison à la campagne, ainsi qu'elle le lui avait recommandé ; il fit mieux, il en acheta une très-jolie, sur la rive gauche de la Seine, entre Paris et Belle-

vue, qui se trouvait toute meublée, et avec une recherche et des commodités vraiment faite pour une femme; cette acquisition était si avantageuse qu'on ne pouvait qu'y gagner en la revendant.

La belle veuve approuva tout ce qu'il avait fait en son nom; et pour satisfaire l'impatience qu'elle avait d'aller prendre possession de sa nouvelle propriété, elle vit, avec la réserve de l'incognito, ses amis et ses connaissances, auxquels elle annonça sa situation, qui pouvait déjà être soupçonnée, quoique peu apparente, et le dessein où elle était de se retirer à la campagne, pour achever de rétablir sa santé; elle donna même un souper impromptu à monsieur de Durfort, à qui elle remit le legs de son mari, et le lendemain elle partit avec le cher Ledoux pour sa campagne, où une partie de ses gens étaient depuis deux jours.

Il attendait, avec impatience, ce moment de la voir rendue à ses vœux; après avoir pris connaissance du local, dont elle parut satisfaite, ils dinèrent tête-à-tête: « il y avait long-temps, lui dit-elle, mon ami, que nous ne nous étions trouvés dans une situation aussi tranquille; vous ne vous y étiez sûrement pas attendu ?

— Non, ma chère amie, et malgré les sacrifices qu'il nous aurait fallu faire, et les risques qu'il y avait à courir, je voudrais encore y être exposé, plutôt que de devoir notre salut, à la perte d'un aussi brave homme, et vers lequel je me sentais entraîné.

— Je ne regrette pas moins que vous, un homme que je ne pouvais haïr malgré ses torts; mais je crois que la providence ne désapprouve pas mes sentimens pour vous, puisqu'elle me préserve d'être une épouse fugitive et une fille ingrate; je me reproche

seulement d'avoir devancé ce qu'elle a fait pour moi en abrégeant la carrière de M. de Merci, puisque je me serais trouvée libre par cet événement, que j'eusse pu vous aimer de même, et être à vous sans avoir aucun reproche à me faire.

— Ne vous faites point de reproches, mon amie, de ce qui vous donne plus de prix à mes yeux; sans ses sacrifices, aurais-je connu toute votre sensibilité, toute la délicatesse de vos sentimens?

— Je vous crois, mon cher Ledoux, c'est cette conviction qui me rassure, et la douceur de sentir que mon enfant ne sera pas caressé par un beau-père.

Il se jeta à ses genoux, et lui demanda à quelle époque, elle fixait le moment si précieux pour lui, de la pouvoir nommer son épouse.

— Je retournerai à Bordeaux dans

quatre mois, vous y viendrez pour le moment de mes couches, et quand j'aurai fini de nourrir mon enfant, ma main sera à vous; mon deuil mettrait nécessairement une année d'attente, ainsi ce ne sera que quelques mois de plus, dont vous êtes la cause; et avec autant de motifs d'attendre avec sécurité, j'espère que vous voudrez bien ne pas vous impatienter.

Il baisa la belle bouche qui venait de confirmer son bonheur, et ils furent ensuite s'égarer dans les bosquets, où se trouvaient une grotte et un pavillon, destinés à servir d'asyles aux amours.

A compter de ce jour, ils reprirent leur intelligence ordinaire : l'amour rentra dans tous ses droits, et ce ne fut que comblé de ses faveurs, que, vers minuit, Ledoux retourna à Paris.

Ces quatre mois de sa vie ne furent qu'une suite non interrompue de la plus

délicieuse félicité, et malheureusement de la plus courte ; rien n'a pu, rien ne pourra les remplacer dans son cœur : tout ce qui lui est arrivé depuis, non moins intéressant, et peut-être animé par des circonstances plus vives ou plus variées, n'a pu effacer le sentiment sincère et profond que lui avait inspiré cette femme adorable.

Devenus inséparables, quand il n'allait pas à la campagne, elle venait le trouver, et couchait quelquefois dans la petite maison d'ami qui était restée à sa disposition. Ils virent ensemble tout ce que Paris offre de curieux dans tous les genres ; mais elle ne prit pas de goût pour les mœurs de cette ville : elle prétendit être la seule femme qui y fût heureuse, du moins à sa connaissance ; que toutes les autres n'existaient que pour la vanité et les plaisirs de représentation ; qu'elles préféraient une louange à un sentiment, et ne

comptaient leurs jours que par ceux où elles avaient pu attirer les regards, soit par leurs charmes, soit par leur parure ; que cette maladie avait gagné toutes les classes ; que la bourgeoise et l'ouvrière ne respiraient que pour une plus belle robe ou un plus beau bonnet que celui de leur voisine ; et que dans un pays où l'on se trouvait, par ce besoin de luxe, toujours au dessous de ses moyens, il n'y avait ni ne pouvait y avoir d'amitié, ni même de liaison sincère, parce qu'il ne restait à personne aucun moyen d'ouvrir son cœur à la bienfaisance, ni même de disposition à écouter le malheureux et à le consoler ; qu'enfin tout était en superficie, et rien dans les cœurs.

Elle avait consenti à se laisser peindre ; son ami conserve plusieurs de ses portraits, entr'autres un de grandeur naturelle, où elle est sous l'emblême de la nuit conduisant son char. C'est

une idée de Gentil Bernard. Nulle femme n'était plus propre qu'elle à la réaliser : l'éclat de ses charmes portait réellement le jour au milieu de l'obscurité, et leur réalité en faisait supporter sans regret la privation. Oh! que de nuits délicieuses n'ont été éclairées que par ses yeux.... mais il lui fallut enfin s'en séparer. Parvenue à la fin du sixième mois d'une situation qui demandait tous les ménagemens possibles, il ne voulut pas exposer le précieux dépôt dont elle était chargée ; il laissa partir cette tendre épouse, et surmonta tous les pressentimens qui l'assaillirent alors, et qui furent les avant-coureurs des événemens cruels qui l'ont suivi.

Fin du tome premier.